

Sylvain Bruneau

LE MONDIAL DES BLEUETS



LE MONDIAL
DES BLEUETS

Le mondial des bleuets

© 2024 SYLVAIN BRUNEAU

Tous les droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés pour tous pays.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 3^e trimestre, 2024

Bibliothèque et Archives nationales Canada, 3^e trimestre, 2024

ISBN version PDF : 978-2-9822650-1-1



BOUQUINBEC

Imprimé au Canada

Ce livre a été créé avec l'assistance de BouquinBec,
service de publication accompagnée.

Illustrations : Pierre Brignaud

Mise en page : Émilie Côté

Révision linguistique : Benoît Goulet

Sylvain Bruneau

LE MONDIAL
DES BLEUETS

Pour Laura et Emma

Prologue

Tous les quatre ans, un événement sportif unique vient combler le cœur des amateurs de Football. La coupe du monde de Football¹, la coupe du monde de la FIFA, le Mondial, la fête du ballon rond, peu importe le nom qu'on lui donne, c'est magique !

Comment rester insensible devant ce sport planétaire pratiqué par des centaines de millions d'humains ? Du désert aride de l'Afrique aux plaines verdoyantes d'Europe, sur toutes les plages du monde, au sommet des montagnes des Andes, partout on y joue. Ce sport qui a même traversé les intempéries nordiques pour venir nous envouter moi et Zoée, ma sœur jumelle.

1. Les Québécois utilisent aussi le mot football pour désigner le football européen, qui se joue sans les mains, avec un ballon rond. Cependant, le terme soccer reste le plus utilisé au Québec.

Mon plus grand souhait était de voir s'illustrer les Bleus, cette fabuleuse équipe composée de nos cousins français. Mon pire cauchemar était de les voir perdre en finale !

Dans ma tête de garçon de 10 ans, j'avais mis en scène tout le fil des événements de chaque match : les rencontres entre amis, les défilés, les festivités du quartier et la victoire finale des bleus. Mais tout ce rêve s'est écroulé abruptement le lendemain du réveillon du jour de l'an. Comme on dit par chez nous : nos parents nous ont vraiment «pété notre balloune, solide !»

L'été ne serait pas celui dont je rêvais. Ce que j'ignorais, c'est qu'il serait encore plus formidable !

CHAPITRE 1

Le Boxing Day

Le lendemain de Noël, je m'exerçais avec Zoée au sous-sol de notre maison à faire des pas-sements de jambe, des talonnades, des crochets et des feintes de frappe. Zoée me répétait sans cesse :

— Nous sommes les dieux du stade !

On épatait la galerie avec nos matchs simulés. J'imitais les prouesses techniques de ces vedettes, encouragé par les applaudissements d'une foule imaginaire. Je rêvais d'entendre les amis me crier :

— Max, tu es le meilleur !

Ma mère et mon père venaient tour à tour calmer nos ardeurs, pour ensuite retourner s'enfouir sous leur douillette, bien au chaud.

— S'il vous plait, les enfants, faites moins de bruit et ne détruisez pas tout le sous-sol !

Bon, on avait peut-être défoncé quelques moustiquaires accrochées au mur et «écrabouillé» une vieille potiche. On s'amusait tout de même pendant que nos parents, eux, se livraient aux douceurs du farniente.

Mon père nous avait offert comme cadeau de nouveaux souliers de football à crampons. Dans les faits, il avait juste écrit au dos de cartes de Noël de l'année dernière :

«Bon valide le 26 décembre toute la journée pour l'achat de nouveaux souliers à crampons».

Une flèche maladroitement dessinée pointait vers les pieds du père Noël. Des bottes d'hiver munies de crampons. Il est vraiment écolo mon papa, mais pas très subtil, n'est-ce pas ?

Selon l'inscription, l'offre n'était valide que lors du «Boxing Day», le lendemain de Noël. Alors Zoée et moi, on était pas mal dans l'impatience de voir notre père se lever.

De nouveaux souliers, c'est bien. Mais, ce que je désirais avant tout, c'était de porter le maillot de mon équipe à l'école. Le maillot bleu avec le coq sur l'écusson. Le vrai maillot

officiel de l'équipe de France, celui de la FFF², pas une vulgaire copie.

Mais d'abord, il fallait s'en procurer un !

Enfin, vers le milieu de l'après-midi, Papa s'est extirpé du lit. Bravo pour l'effort ! Dans un froid plutôt glacial, la voiture refusait de démarrer. Au bord du découragement, mon père a réussi tout de même à mettre en marche notre vieux tacot. On s'est finalement rendu chez Sportissimo de peine et misère.

Pendant qu'Angelo, le propriétaire, nous saluait et vantait les mérites de l'équipe d'Italie ; à l'insu de notre père, on préparait le premier acte de la « *Commedia Sportiva* ». Une pièce toute montée d'avance pour obtenir ce qu'on voulait.

Dès notre entrée, reconnaissant Papa et ses jumeaux, Angelo a ouvert la scène :

— Ah ! mais c'est le « *professore* » et ses deux « *gemelli* ! »³

Il m'a répété à l'oreille la même rengaine :

— Tu sais Max, je connais ton papa depuis très longtemps. On se voit souvent au « *Caffè Italia* ». Il a toujours le nez dans son livre et trempe un cannolo dans son « *Caffè italiano* »...

2. FFF : Fédération Française de Football

3. Gemelli : jumeaux en italien

comme un véritable Italien ! Puis il a ajouté, d'abord en italien puis en français, pour nous traduire et vanter son équipe :

— « *La Squadra azzurra, la migliore suquadra di calcio* ». L'Italie, c'est la meilleure équipe, je vous le dis !

Comme tout bon vendeur, il s'est approché de mon père encore à demi-endormi et lui a déclaré :

— Les pieds des « *bambini* » grandissent tellement vite à cet âge, n'est-ce pas monsieur le « *professore* ? » Lui présentant les modèles de souliers les plus chers.

Voyant l'air inexpressif de mon père, j'ai suggéré à Angelo ceci :

— Vous devriez lui offrir un bon « *Caffè italiano* ». Il en a grand besoin.

Après l'essayage des souliers, on a entraîné Papa près du présentoir de maillots officiels de chaque pays. Je l'ai imploré en plissant les yeux, près du larmoiement :

— Tous les copains ont un maillot de l'équipe de France... Allez Papa !

Zoée a renchéri avec une petite voix pleine de tendresse :

— Ouais ! c'est Noël aussi, pis il y a les rabais du « Boxing Day ». Peut-être qu'Angelo nous fera un bon prix pour deux chandails. Allez mon petit papa chéri !

Angelo feignait la déception face à notre choix d'équipe. Il devait tout de même être bien heureux à l'idée d'empocher un petit extra. Mon père acquiesça, plus par fatigue et lassitude que par intérêt. Je crois qu'il n'avait qu'une idée en tête : retourner sous sa douillette.

Zoée était une diva. Cette fois-ci, elle remportait la palme d'or. J'en étais même admiratif. Angelo ne salivait pas juste à cause de sa belle vente. Il engouffrait un « cannolo » tout frais sorti de la cuisine du « Caffè Italia ».

Zoée s'approcha de Papa pour lui dire encore plus subtilement :

— Maman adore aussi les « cannoli », pas vrai Papa ?

De retour à la maison avec de nouveaux souliers à crampons, un chandail officiel de l'équipe de France et une boîte de « cannoli » sous le bras, Zoée était radieuse !

Moi, je détestais ces pâtisseries trop riches au fromage ricotta. Cette texture de grumeau me levait le cœur ! Mais avec mon nouveau

chandail de la FFF, j'étais fier de mon deuxième prix de la « *Commedia Sportiva* ».

Le soir au coucher, Zoée est venue se tapir tout près de moi. Allongés tous les deux dans mon lit simple, trop étroit, je lui projetais le film de notre été. Les yeux mi-clos, elle m'écoutait attentive. Elle buvait chacune de mes paroles.

Je lui expliquais que plus que tout, je mourais d'envie de voir les matchs à la télé avec mes coéquipiers. Peut-être même, les visionner sur le nouvel écran HD de notre entraîneur ! Ces séances télé seraient d'ailleurs toujours assorties d'une consommation excessive de chips, de bretzels, de crottes de fromage et de sodas. Je l'entendais saliver à ma description.

— Beurk ! j'en ai encore des haut-le-cœur juste à y penser !

Wow ! J'imaginai aussi les célébrations après chaque match, se promener dans le quartier sous les klaxons des voitures remplies de partisans, agiter le drapeau tricolore, se moquer dans le dos des perdants et s'époumoner en criant :

— Allez les bleus !

Le clou de la journée serait l'arrêt obligatoire à la crèmerie du quartier. Tous à s'empiffrer de cornets en gaufrette de crème glacée. Rire

surtout à voir Zoée tenter d'étancher sa soif insatiable avec une barbotine trop sucrée. Vous savez ? Celle aux trois saveurs : Vanille, framboise et bleuet, les couleurs de notre équipe ! Puis entendre les acclamations de sa bouche encore tartinée de colorants :

— Allez les Bleus !

Un ronflement mit fin à mon récit. Zoée dormait dur comme une buche.

CHAPITRE 2

La tragédie

Le calendrier magnétique sur le frigo affichait le 2 janvier. Le temps était maussade. Un redoux de janvier nous apportait un peu de pluie verglaçante. Les rues étaient pleines de gadoue. La neige trop collante pour s’amuser à glisser au parc avec les amis. De la fenêtre embuée, je voyais juste de gros glaçons dégoulinants d’eau de pluie. De toute façon, je crois bien que rien au monde n’aurait pu nous faire bouger.

Gonflés comme des outres de tout ce qu’on avait mangé la veille, on sommeillait, bien affalés dans le vieux divan du salon. Zoée avait les yeux dans la «graisse de bines» à fixer le téléviseur ! Moi, je luttais pour ne pas les fermer devant

un autre ciné-cadeau «à la gomme». Ma «bedaine» était distendue. Elle gargouillait d'effets sonores surprenants.

— C'est toi qui fais ces bruits bizarres Max ou c'est la télé? Je n'ai pas daigné répondre à cette petite blondinette parfois trop perspicace.

J'ai entendu des pas dans le couloir. Ma mère Angèle et mon père Pierre s'approchaient du salon. Ils titubaient de fatigue. Angèle est entrée la première dans la pièce. Elle s'est exprimée d'une voix encore râpeuse et hésitante :

— Les enfants, svp baissez un peu le son de la télé. Pierre et moi avons quelque chose d'important à vous annoncer!

J'étais perplexe et j'ai lancé un regard accusateur à Zoée.

— Tu as encore fait une connerie?

Zoée était comme un zombie tétanisé par le manque de sommeil de la veille. Elle avait la peau du visage étrangement blanche, presque translucide, ce qui accentuait ses nombreuses taches de rousseur. Je voyais qu'elle n'était pas dans sa forme habituelle. Elle m'a ignoré tout comme je venais de le faire.

C'est ma mère, Angèle qui a finalement baissé le son du téléviseur. Elle a bien réalisé la profonde léthargie qui nous affligeait.

— Les enfants, on ne veut pas vous faire de cachoterie. Vous êtes assez grands pour comprendre. Je vais droit au but. Cet été, j'ai une chance unique de pouvoir enfin terminer ma thèse de doctorat avec un professeur émérite à Zurich en Suisse.

— Émérite qui ? a murmuré Zoée.

— Émérite Zurich ! que je lui ai répondu, avec une moue dépitée.

Angèle semblait s'impatienter un peu.

— Pour ce qui est de votre père, il doit poursuivre sa quête du « *Vaccinium corymbosum gigantic* ». Vous allez donc passer un été merveilleux dès la fin des classes avec Papi et Célestine au lac Saint-Jean.

Ici, je mets sur pause le récit de cette tragédie qui se jouait dans le salon. Commençons par la mise en situation ; mes parents, Angèle et Pierre sont deux savants. Mes amis les nomment d'ailleurs les rats sympathiques de laboratoire. Ils discutent toujours dans un charabia scientifique. Tous les deux se sont rencontrés au début de leurs études

universitaires. Un an plus tard, Angèle donnait naissance à deux merveilleux jumeaux ! À cette époque, c'était la cabale pour terminer leurs études à cause de nous.

«Des bébés-éprouvette, une génération spontanée, nos petits atomes crochus... "bla bla bla" !». Une phrase qu'ils répètent aujourd'hui à la blague. Je reviens donc au drame qui se déroulait au salon.

Toujours aucune réaction de Zoé qui répétait la même question.

— Émérite qui ?

Ma mère avait les yeux au plafond. Elle hochait la tête et avait pris une grande inspiration :

— Non Zoée, un docteur émérite, ça veut dire réputé.

— C'est donc Émérite Réputé ! ai-je répliqué en boutade à mon tour, juste avant de réaliser l'ampleur de la nouvelle.

Pendant quelques secondes, j'ai cru m'évanouir. Attendez un peu... Quitter mon quartier, mon équipe élite, l'année du Mondial. Vivre un été avec Papi que Maman nommait affectueusement : «l'homme qui oublie tout même

son nom». Sans oublier Célestine surnommée : «la femme qui classe tout, même son ombre».

Non, mais je devais être dans un cauchemar, encore pire, sous le choc d'une indigestion de tarte à la sauterelle ; cette tarte au chocolat et crème de menthe qui goûte un peu trop le dentifrice selon Zoée.

Ma tête était enfouie sous un gros coussin marocain. Je jouais nerveusement avec un fil de couture défait. Maman est venue me l'arracher d'un geste vif.

— Qu'en pensez-vous ?

Incapable de dire un mot, je suis resté de marbre. Zoée était pétrifiée comme la statue de sel dans le film «La Momie».

Le lendemain, Zoée est revenue à elle. Quelle crise elle nous a faite ! Elle a même refusé de souper ce qui est pour elle la privation ultime. Moi, je n'avais pas encore le cœur à discuter.

Les jours ont passé, puis les semaines et les mois. Nos parents nous ont traités aux petits oignons. Comme compensation, on a eu droit aux cinémas et aux couchers plus tard que l'habituel couvre-feu. Ils nous ont préparé les meilleurs repas : macaroni au gratin, pâtés

chinois et les desserts les plus délirants. Zoée faisait les yeux doux.

— Je peux ravoir des biscuits au chocolat ou un deuxième «cannolo?» Vous me faites des crêpes ce matin? Un chocolat chaud avant de me coucher? La diva! Je vous dis. Et c'était toujours oui comme réponse à son appétit insatiable.

Papa avait organisé de nombreux rassemblements avec la famille et les amis pour les informer. Ils nous encourageaient :

— Quelle belle expérience. C'est si beau le lac Saint-Jean. Vous serez vite de retour, etc.

Mais j'avais toujours ce «motton» dans la gorge. Une tristesse sans fin à la pensée de quitter la maison, les amis et surtout les festivités du Mondial avec mon équipe.

CHAPITRE 3

En route

Papa devait être au lac Saint-Jean à la mi-mai à temps pour le début de la croissance du fameux « *Vaccinium corymbosum gigantic* ». Maman a fait coïncider sa rencontre avec monsieur Emérite chose à la même date.

Heureusement, la direction de l'école a donné son accord pour devancer nos examens de fin d'année. Il n'était pas question de faire un changement d'établissement pour seulement un mois restant de scolarité. Notre enseignante, madame Courchesne, très conciliante, démontrait même un certain intérêt aux projets de nos parents.

— Ah oui ! le légendaire « *Vaccinium corymbosum gigantic* », comme c'est un sujet passionnant !

Ici, j'ouvre une autre parenthèse : qu'est-ce que le fameux « Vaccinium corymbosum ? » Désolé du charabia scientifique ! C'est le mot scientifique pour désigner l'arbuste qui produit le bleuet. Ce petit fruit bleu sucré si populaire et délicieux.

Mon papa écrivait sa thèse de biologie sur ce petit fruit. Le dernier sujet qu'il devait étudier visait à démystifier la légende du bleuet sauvage gigantesque d'où son appellation « gigantic ». Une légende qui raconte qu'on peut confectionner une grosse tarte avec seulement quatre bleuets dans la région du lac Saint-Jean.

Était-ce une autre exagération de ces gens colorés qui y vivent ? Selon l'avis de mon père, non.

— Derrière chaque légende se cache une vérité, Max !

Selon lui et son collègue innu, Shikuan, il devait exister une variété de cet arbuste (gigantic) qui produit des bleuets géants aussi gros que des prunes. Tous les deux partiraient donc à la recherche du bleuet gigantesque ou du « minish » comme le nommait Shikuan dans sa langue innue.

Dans le milieu de la biologie, on parlait d'eux comme les aventuriers du bleuet perdu. Leur projet

de recherche était ridiculisé. Moi je préférais tout comme Zoée ne pas me mêler aux affaires des grands.

Je ferme cette parenthèse pour retourner à mon récit.

De Montréal, le trajet au lac Saint-Jean prend environ huit heures en voiture. C'est long « en titi ! » Jouer au jeu « FIFA 98 » sur nos consoles « *Game Boy* » nous a permis de remplir les longues heures de route. Nos chamailleries et les nombreuses « pauses pipi » ont un peu exaspéré Pierre.

L'arrêt à la ville de La Tuque pour manger une poutine a été salulaire. Rassasiée et blagueuse, Zoée a regardé Papa qui semblait être dans ses pensées. Je crois qu'il devait déjà s'ennuyer de sa belle Angèle à ce moment :

— Papa, après La Tuque, est-ce qu'on passe par Manteau, Mitaine, pis Foulard ?

Il a bien ri ! Plus détendu, il s'est mis à nous parler de son ami et collègue Shikuan.

— Vous verrez, il est vraiment gentil. Son prénom en langue innue veut dire le printemps. Il vit à Mashteuiatsh. On nomme aussi cet endroit Pointe-Bleue.

Zoée regardait par la fenêtre, elle avait délaissé son jeu électronique :

— À cause des bleuets la Pointe-Bleue, il y a beaucoup de bleuets là Papa ?

— Pas vraiment ma puce. Pointe-Bleue est face au grand lac de couleur bleue. C'était le lieu de vie de la nation innue à l'été. Aujourd'hui bien, ils y habitent à l'année. Voyez au loin cette grande masse bleue. C'est l'immense lac Saint-Jean ou le « *Pekuakami* » en innu. C'est magnifique, n'est-ce pas ?

— Ouain ! qu'on lui a répondu en même temps Zoée et moi, feignant notre intérêt.

Mon père parlait un peu la langue innue. Il voulait nous imprégner un peu de la culture de ce peuple. C'était inusité comme sujet d'apprentissage. Le prélude à un été parsemé de découvertes inattendues.

CHAPITRE 4

Chambord

La voiture roulait sur la route 169 qui devenait maintenant la rue principale. Papa était songeur à la vue de son village natal. En croisant la rue de la Gare, il nous a dit :

— Les vieux nomment encore ce village « Chambord boucane ».

— Pourquoi ? ai-je demandé.

— Peut-être à cause des trains à vapeur qui s'y arrêtaient. Ou encore à cause des nombreux fumoirs de poissons qui s'y trouvaient. Je ne me souviens plus exactement. Tu le demanderas à Papi pour en savoir plus, Max.

Papi nous attendait avec impatience. À la vue de notre voiture, il avait les baguettes en l'air et criait :

— Célestine, Célestine les v'là !

Zoée, sarcastique, hurlait en même temps :

— «Chambord boucane !». Fermez toutes les fenêtres de l'auto. On va tous mourir étouffés !

Célestine est sortie de la maison. Elle a laissé claquer la porte moustiquaire derrière. Elle a répondu du «tac au tac» :

— Y'a pu de boucane icitte depuis belle lurette ma fille. Pis votre Papi fait les cent pas depuis la matinée. Il n'a pas arrêté de me demander à quelle heure vous arriviez ? Coudonc, Pierre, vous ne mangez pas en ville ? Vous êtes maigres comme des asperges. Les bras croisés, elle nous regardait de la tête aux pieds :

— Il va falloir les remplumer ces deux-là !

J'admirais les alentours. La maison familiale n'avait pas changé depuis mon dernier souvenir. Toujours chaleureuse, elle était peinte d'un blanc crème, avec une toiture en tôle rouge à deux versants courbés. Dotés de belles lucarnes avec des fenêtres à battants à carreaux, si difficiles à ouvrir par temps humide. La belle galerie en façade nous abritait lors des journées de pluie.

C'est sur cette grande galerie que Papi nous chantait le soir venu une vieille berceuse. Attendrie, Célestine savourait alors sa tisane à la



camomille. C'était d'ailleurs son seul moment de repos, je crois bien. La pause qui signalait la fin de sa course effrénée pour accomplir ses tâches ménagères. La routine quotidienne qu'elle nommait : « Son Ordinaire ».

Parlez-moi d'amour
Redites-moi des choses tendres
Votre beau discours
Mon cœur n'est pas las de l'entendre
Pourvu que toujours
Vous répétiez ces mots suprêmes
Je vous aime⁴

Zoée, toute blottie contre lui sur la balan-
celle, lui demandait chaque fois : « chante-moi
la version du lac Saint-Jean, allez, Papi ! » Il
recommençait alors en ajoutant cet article « la »
que les Jeannois aiment bien répéter deux fois :
« Mon cœur n'est pas "là là" ⁵ de l'entendre ».

4. Chanson écrite et composée par Jean Lenoir, interprétée et enregistrée par Lucienne Boyer en 1930.

5. « Là Là » Interjection typique de la région du lac St-Jean utilisée en fin de phrase qui accentue l'expression de la phrase.

Entraînant immanquablement nos rires complices.

Sur le côté droit, la cuisine d'été, le repère de Célestine. On y trouvait un gros poêle à bois «Bélanger» et une cave de terre, accessible par une lourde trappe au sol que je nommais la caverne d'Alibaba. Célestine y conservait toutes les denrées qui provenaient du grand jardin de Papi. Célestine les cuisait, les transformait, les cannait et ensuite les rangeait comme des trésors précieux, au frais et au sec.

En devanture de la maison, il manquait encore les immenses haies d'hydrangées qui n'étaient pas encore écloses. Elles composeraient pendant l'été une palissade impénétrable de fleurs blanches.

J'étais dans un état second, heureux de revoir ce lieu familier. Et triste d'avoir quitté Montréal. À peine entrée dans la maison, Célestine m'a aussitôt agrippé par le collet. Ça m'a sorti de ma torpeur.

— Les enfants, il y a des casiers pour vos bottes et des crochets pour vos vêtements dans le vestibule. Je ne veux rien voir traîner. Papa les a salués rapidement :

— Désolé, j'ai beaucoup de travail pour planifier mes recherches, à plus tard.

Papi le fixait, il avait un air taquin :

— Ah oui, «là là», il faut faire vite avant que les gros bleuets soient tous mangés par les schtroumpfs bleus.

Papa a vite détourné la tête pour marquer son embarras.

Au fond du salon, on percevait la voix d'un journaliste à la télé qui commentait les nouvelles du sport. Il parlait à RDS (Réseau des sports) des équipes présentes au Mondial.

— Le Brésil est le grand favori du tournoi avec son joueur vedette Rolando. Ce sont les gagnants du dernier mondial. Que dire aussi des Allemands, gagnants de l'édition de 1990?

Zoée trépignait de frustration envers le journaliste :

— Ben oui pis la France elle ! Tu oublies la France ? Quel « gnochon ! »

Célestine a interrompu le tout. Elle a fermé le téléviseur pour nous offrir notre premier repas. La table était mise et, comme d'habitude, tout était impeccable. Célestine a commencé à énumérer les premières consignes :

— Lavez bien vos mains les enfants ! Prenez votre serviette et mettez là bien à votre cou ! Pour étendre le beurre sur le pain, utiliser seulement le couteau rond qui est à votre droite ! Après le dîner, aller porter votre vaisselle sale dans l'évier ! Lavez bien vos mains après !

Interminable, je me disais. Ça serait notre quotidien pour les prochains mois : une litanie des consignes, de l'ordre et du classement.

Célestine cuisinait tel un grand chef émérite comme me rappelait Zoée, moqueuse. Mais disons que son souci pour l'ordre était un peu exagéré pour des enfants de notre âge. D'autant plus que pour nous, c'était tout de même le début de nos vacances estivales.

— Elle est juste « *too much!* » grognait Zoée.

CHAPITRE 5

L'équipe Garage Larue

Le lendemain, Célestine a préparé un vrai festin. Un déjeuner gargantuesque de crêpes aux bleuets bien arrosées de sirop d'érable.

— Vous voulez un grand verre de «la» pour terminer?

On la regardait tous les deux abasourdis! Célestine a déposé la lourde bouteille de verre sur la table.

— Du «la», du bon «la» d'vache frais de Saint-Prime.

Zoée répliqua une fois de plus moqueuse :

— Ah, oui du «la d'icitte!», meilleur que le «lait laite» de Montréal!

Célestine s'exprimait avec cet accent bien distinctif du lac Saint-Jean. Elle ne fit pas trop

de cas de la réplique de Zoée. Elle tourna les talons et se lança à une nouvelle besogne.

Papa nous a embrassés et a quitté rapidement pour rejoindre Shikuan. Papi lui cherchait les clés de son camion.

— Dans ta poche droite comme d’habitude ! lui lança Célestine du fond de sa cuisine. Puis, s’adressant à nous :

— Les enfants, on se brosse bien les dents. Papi vous attend dehors pour une promenade.

Un tour dans sa vieille camionnette de ferme blanche, c’était toujours une belle aventure. Zoée et moi, on était entassés près de lui sur la banquette usée avant. Il sentait bon mon Papi, le bois, la forêt, la terre. Mais l’odeur de sapin de l’assainisseur d’air accroché à son rétroviseur était un peu repoussante. Zoé se pinçait le nez et faisait semblant de tourner de l’œil.

Papi s’est arrêté au garage de Jos Larue. Il est descendu pour lui demander les directives pour la route. Zoée l’aperçut mettre deux gros sacs dans la benne du camion.

— Qu’est-ce qu’il y a dans les sacs Papi ?

Il semblait affolé à la question et il a bafouillé nerveusement :

— Heu ! ce sont des sacs des patates que j'apporte pour Célestine ma puce !

Après quelques minutes de route, le camion est arrivé au parc de La Plaine. Jos le suivait de près et semblait inquiet que Papi s'égare en chemin.

Des enfants de notre âge étaient rassemblés comme un troupeau de moutons. La plupart semblaient se demander ce qu'ils faisaient là un samedi matin si tôt. Le temps était plutôt frais. Par chance, de faibles rayons de soleil perçaient parfois le ciel ennuagé. Le groupe valsait à la poursuite des rayons pour profiter de cette petite lueur radiante.

D'un signe de la main, Jos nous a regroupés plus près de lui.

— Par ici les enfants ! J'ai l'honneur de vous annoncer la création de mon club de football. Il n'y aura pas de coût d'inscription, car mon garage va tout commanditer.

Il a sorti les supposés sacs à patates qui contenaient à notre grande surprise nos équipements : ballons, bouteilles d'eau, cônes orange et uniformes. Il nous a présenté nos nouveaux maillots. Des maillots vert menthe avec un logo vraiment horrible. Sur le devant, un ballon

stylisé en bleuet et au revers d'une inscription : « Garage Larue ».

— C'est ma femme et ses amies qui ont cousu ces chandails avec le nom de mon garage, vous les trouvez beaux

Seule Zoée a réagi avec ironie :

— C'est de l'artisanat, ce qu'on est chanceux !

Papi, lui, semblait radieux.

— Je sais que vous aimez le football. J'ai demandé à Jos de créer une équipe. Comme ça, vous allez pouvoir jouer tout l'été. Ce n'est pas fantastique, ça ?

Comment pouvais-je lui briser le cœur à ce Papi si attentionné ?

— Super ! merci Papi, on va tellement s'amuser !

Pendant ce temps, Zoée était déjà en train d'enfiler tout l'équipement de gardienne de but et de rouspéter :

— Monsieur Larue, les gants sont trop grands ! Et qui va être notre entraîneur ?

— Monsieur Larue sera l'entraîneur et moi, ton papi, je serai son assistant ?

— Ha ! bon Papi ! Vous devez être des spécialistes du football tous les deux, j'imagine ?

— Bonne question Zoée ! Bien avec votre aide, on va apprendre, ça ne doit pas être bien sorcier ce sport ! qu'il a répondu, jetant un regard incertain à monsieur Larue.

Je me tenais un peu à l'écart pendant cet interrogatoire. J'ai pu faire la connaissance des frères Arseneault. Deux gros gaillards athlétiques qui dépassaient tous les autres d'une tête.

Plus loin se tenait un garçon discret nommé Latulippe. Il semblait davantage intéressé par la flore locale que par son nouvel emploi de temps pour l'été. Ses parents l'encourageaient :

— Tu vas te faire de nouveaux amis ! Lui ramassait des pissenlits à pleines mains et esquissait un petit sourire nerveux.

Myriam, une rouquine costarde, nous a salués. Elle s'est approchée de Zoée et lui a fait une accolade à couper le souffle. Elle est devenue rapidement sa grande complice et confidente.

Près des estrades, j'apercevais monsieur Larue discuter avec un jeune rocker, un peu plus vieux que le reste de la bande. Il avait de longs cheveux noirs, une dégaine décontractée, de toute évidence, pas le profil du joueur de football recherché. Je l'entendis lui dire :

— Non, le Kid, tu ne peux pas porter ton blouson de cuir avec l'effigie de «Black Sabbath». Ce n'est pas permis sur le terrain!

Pour être franc, j'aurais préféré porter son blouson que ce maillot vert menthe et bleu hideux paré de cette commandite ridicule!

Un peu à l'écart se tenait Charles, un petit lunatique avec des lunettes à verre épais. Un intello, je me suis dit! Il était encore habillé presque en hiver avec un gros pull de couleur orange et une tuque de tricot calée jusqu'aux oreilles.

Plus loin se tenait Jean, le fils unique de monsieur Larue, un grand efflanqué tout en jambes. Il était en short malgré la température fraîche. Il s'efforçait à gonfler un ballon avec une petite pompe à main. Charles l'a salué en lui criant ce drôle de surnom :

— Salut Jambon!

Jambon était agenouillé près des sacs d'équipements et il en retirait tranquillement le contenu :

— Papa, c'est quoi ce ballon, il est bizarre non?

Myriam s'est approchée de lui. Il tenait entre les mains cet objet un peu surprenant. Elle s'est écriée :

— Heu ! Excusez-moi, c'est un ballon en cuir de football américain de forme ovale avec des lacets, je crois bien !

Zoé, grimaçante, fusillait de ses yeux les entraîneurs et a répliqué :

— Vous savez que le Mondial c'est la fête du ballon rond... genre ?

Monsieur Larue était tout en excuse.

— Désolé, le commis du magasin de sport de Roberval a dû se tromper, j'avais demandé des ballons de football, mais je n'ai pas spécifié le continent !

— De soccer ! monsieur Larue. Dites-lui que vous voulez des ballons de soccer et il va comprendre ! a expliqué Myriam pendant que Zoée prenait une grande inspiration :

— Ouais ! au Québec, on dit soccer et en France Football, genre !

Au pas de course, un garçon d'origine africaine s'est approché de moi et s'est présenté. Mamadou m'a fait bien rire dès ses premières paroles :

— Dis-moi ce qui est plus rare qu'un Sénégalais au lac St-Jean ? Je lui aurais bien répondu que le « *Vaccinium corymbosum gigantic* » est aussi bien rare. Mais, je ne voulais pas faire rire de moi.

— Un bleuet noir ! qu'il m'a lancé avec un grand rire sonore.

J'ai tout de suite remarqué ses grandes dents d'une blancheur immaculée. Son sourire contrastait vraiment avec sa couleur de bleuet noir !

Jos ne connaissait vraiment rien au football. C'est moi qui ai dû donner les premiers conseils techniques. Jambon semblait un peu contrarié de ma proximité avec son père. Plus tard, j'ai réalisé qu'il me manifestait souvent sa jalousie. Il ignorait aussi mes conseils. Ça me chagrinait, mais je me disais que ce malaise passerait avec le temps.

Zoée s'est occupé à remettre à l'ordre ceux et celles qui n'écoutaient pas. Elle beuglait d'impatience.

— Latulippe lâche les pissenlits ! Mamadou, arrête de faire des blagues plates et écoute un peu mon frère ! Les Arseneault c'est fini le chamaillage ? Non ! le Kid, je te le répète une

dernière fois, tu m'entends, juste une dernière fois... tu ne peux pas mettre ton blouson de cuir pour jouer.

Papi s'est rendu à Roberval le jour suivant pour échanger les ballons. Il a dû y retourner avec moi encore, car le commis lui avait donné des ballons de taille 5. À 10 ans, on joue avec la taille 4. Zoée m'avait supplié :

— Vas-y avec lui, sinon il va revenir avec des ballons de basket !

J'allais souvent au parc avec Zoée pour pratiquer mes tirs. Mon préféré était celui juste en dessous du gardien. En vrai renard des surfaces, j'attendais le bon moment. Il fallait prévoir le déplacement de Zoée et la déjouer de vitesse. Zoée nommait ce tir, la «maudite bascule», car elle n'arrivait jamais à le stopper.

Zoée revenait toujours toute boueuse. Célestine l'attendait de pied ferme :

— Comment fais-tu pour te salir de même ? Ma p'tite, enlève tes vêtements et à la douche, ça presse !

Quelques heures après, elle retrouvait ses vêtements finement lavés, repassés et pliés sur son lit. Célestine était vraiment dévouée tout de même.

Pendant ce temps, nos amis terminaient leur année scolaire. À la fin des classes, on a pu se réunir plus souvent avec la bande. Nos parties étaient improvisées entre nous, sans arbitrage et sans trop appliquer les règles. Il y a eu des chicanes mémorables :

— Le but n'est pas bon ! il a touché ta main. Tu étais hors jeu ! Je n'étais pas prête... tricheur ! Toutes les raisons étaient bonnes pour Zoée de contester un but.

La réconciliation venue, toute la bande allait flâner au dépanneur Lavoie. L'après-midi s'étirait. On allait souvent « chiller » à la plage municipale. Parfois, on se regroupait dans le sous-sol du Kid pour écouter de la musique.

Zoée et moi, on se promenait à deux sur le vieux vélo d'enfance de notre père. Une bécane avec des poignées de style mustang, au siège banane et aux pneus à flanc blanc. Avec sa couleur de cadre moitié blanc et moitié orange, on ne passait pas inaperçu en tout cas ! Avec son allure très rétro et sa peinture bicolore, aucun risque de se le faire voler !

Les autres avaient des vélos de montagne à vitesses, plus modernes. Jambon était toujours à pied et se plaignait :

— Mon vélo est trop petit, j'ai les jambes toutes repliées. J'veux pas me «casser la gueule!»

Le Kid se traînait toujours sur sa planche à roulettes tapissée de collants de groupes de musique.

Latulippe pour sa part était souvent effacé et isolé. Il traînait derrière le groupe, sans manifester beaucoup d'intérêt. Cependant, un jour dans le sous-sol du Kid, il s'est arrêté en face d'une affiche du groupe de musique «Guns N'Roses». Le Kid lui a demandé s'il aimait ce groupe. Latulippe a juste répondu.

— J'aime bien les deux roses sur leur écusson.

À partir de ce moment et d'une façon inexplicable, il s'est établi une espèce de complicité entre les deux. Latulippe allait s'asseoir sur le banc tout près de lui. Le Kid l'encourageait dans ses efforts. Une amitié improbable s'est scellée à ce moment, je crois bien.

Tout ça a lentement cimenté notre esprit d'équipe. C'était prometteur pour la suite, du moins, c'est ce qu'on pensait. On formait une drôle d'équipe bigarrée en tout cas.

CHAPITRE 6

Bâtir une équipe

Bâtir une équipe compétitive est toujours un défi. Encore plus avec des entraîneurs inexpérimentés ! Papi et monsieur Larue l'ont appris à leurs dépens.

Papi faisait office d'entraîneur adjoint. Il s'occupait de réparer les équipements et de remplir les bouteilles d'eau. Tant bien que mal, il tentait aussi de nous encourager. Je n'avais rien à lui apprendre.

Lors du premier match, j'ai dû en revanche rappeler à monsieur Larue qu'on jouait du soccer à sept sur un demi-terrain à notre âge (U10). Il m'a regardé d'un air confiant.

— Pas de problème, Max, j'ai regardé des vidéos. Alors Mamadou, tu prends ta position au champ gauche.

— Comme au baseball ? lui a fait remarquer Zoée.

— C'est-à-dire à l'aile gauche, Zoée... Mamadou prend ta position à l'aile gauche !

— Comme au hockey ? qu'elle a complété.

Ouf, tout commençait un peu mal. En plus, je voyais au loin le ciel s'assombrir de nuages menaçants. Rien de réjouissant à l'horizon.

Le Kid a fait son entrée sur le terrain de façon théâtrale avec son blouson usuel du groupe « Black Sabbath. » Il l'a retiré lentement telle une vedette avant son apparition sur scène. Myriam et Zoée n'en revenaient pas. Au désespoir, elle avait les bras tendus en l'air comme pour exprimer : « Mais c'est quoi ce cirque ? ». Son fan-club, des admiratrices probablement invitées par lui-même, lui criait :

— « Ozzy⁶ » Le Kid, on t'aime !

6. *John Michael Osbourne, surnommé Ozzy. Il est connu à la fois pour sa carrière musicale en solo qui se poursuit toujours, ainsi que comme chanteur au sein du groupe Black Sabbath.*

Zoée s'est approchée de moi. Elle hochait la tête :

— On est les seuls avec des souliers à crampons Max, les autres de notre équipe portent des espadrilles, voyons donc !

Latulippe était assis au bout du banc, tranquille, songeur comme à son habitude.

— Il est beau le terrain de soccer, hein, Max ? Toi qu'est-ce que tu vois ?

— Un beau terrain de soccer avec du gazon vert. Et toi, Latulippe, que vois-tu ?

— Bien moi, je vois des graminées, des pissenlits, du trèfle et du plantain. Je vois aussi un milieu de vie pour une myriade d'insectes, d'araignées, de papillons, de vers et de micro-organismes. Je vois toute la beauté de la diversité, comme celle de notre équipe.

Je me suis alors dit :

— Il faut vraiment que je le présente à mon père celui-là. Un pote assuré ! Cependant, on va l'oublier pour le match.

Les Arseneault se sont placés naturellement en défensive. Ils s'encourageaient en criant :

— Ils ne passeront pas.

Dès les premières minutes, ils ont rudoyé un attaquant qui s'est fait « squeezer » entre les



deux comme une banane trop mûre. Huées de la foule adverse, carton jaune, tir de pénalité, but, 1-0 déjà. Zoée les a fixés du regard :

— Allez-y mollo les gars, on joue au soccer pas au football américain !

Jambon courait partout à l'avant comme une « poule pas de tête » sans jamais venir nous aider en défense. Puis Mamadou a intercepté le ballon. Il driblait avec dextérité et zigzaguait sur le terrain en faisant le pitre :

— Vous voyez ? Je peux faire ceci et cela, le ballon est derrière, maintenant devant, il est entre mes jambes et hop ! sur ma tête.

Inévitablement, il s'est fait enlever le ballon, ce qui a occasionné une autre attaque dans notre zone.

Le Kid lui saluait toujours son auditoire, insensible au jeu. Un peu plus d'audace et il aurait signé des autographes. Myriam était distraite, figée sur place. Elle attendait les consignes pour prendre sa position :

— Je fais quoi moi alors ?

Comble de malheur, il s'est mis à pleuvoir à boire debout. Monsieur Larue a voulu mettre un terme à la partie. Il était dépassé par les événements et la météo.

— « Tabarnouche ! » Je ne vois même plus les enfants sur le terrain !

L'arbitre nonchalant a juste répliqué sèchement, alors qu'on était tous trempés à la lavette !

— Pas d'éclair, pas de tonnerre... le match continu c'est la règle.

Puis, Charles s'est mis à souffler, à tousser. Il a abandonné son poste et a sorti son inhalateur de son sac pour traiter le début d'une crise d'asthme. Myriam qui se sentait complètement inutile sur le terrain est venue lui porter assistance et le consoler :

— Respire Charles, tu dois prendre de grandes respirations, lentement !

Le score final : 9 à 1. Zoée était furibonde. Elle tordait son chandail qui dégoulinait. Elle a projeté le ballon aux pieds de monsieur Larue.

— Monsieur Larue ! Toute l'équipe s'est fait contourner comme des cônes orange, sans parler des chutes sur le terrain ! Comment peut-on jouer avec des souliers sans crampons ? Vous avez vu l'état de notre équipe, on dirait une bataille de bouette ! Célestine va avoir du travail à décrotter mon uniforme. J'ai dû recevoir 100 tirs. Je ne peux pas arrêter 100 tirs moi, monsieur Larue !

Charles, médusé, la regardait en essuyant ses lunettes détrempées :

— 63 tirs, en fait.

Au retour à la maison, j'ai raconté nos déboires à Célestine. Elle nous a offert un grand verre de «la» chaud pour nous réchauffer. Zoée pleurnichait :

— Snif, snif, c'était comme l'équipage de «Perdus dans l'espace» Célestine. Tout le monde se cherchait, personne ne savait où se placer ! Pis monsieur Larue avait l'air d'un vrai robot avec les bras qui bougent partout. Personne ne comprenait ce qu'il voulait dire. C'est terminé, moi je démissionne !

Célestine a dû répéter nos confidences à Papa. Quelques jours plus tard, nous avons eu une belle surprise de Sportissimo. Une grande boîte portant cette inscription nous était adressée :

«PER LA SQUADRA DEI BAMBINI DEL PROFESSORE». ⁷

Angelo nous faisait parvenir des souliers à crampons accompagnés d'un livre de règlements. Un cadeau inespéré pour nos coéquipiers et nos entraîneurs.

7. Pour l'équipe de jumeaux du professeur

J'ai convaincu Zoée de ne pas quitter l'équipe :

— J'te promets Zoée, je vais tout arranger à la prochaine pratique !

Comme promis, et malgré le mécontentement de Jambon, toujours boudeur ; je me suis chargé de la direction de ce vaisseau qui n'allait nulle part. Avec mes explications, chacun a compris un peu mieux son rôle. J'ai aussi mis l'accent sur le règlement de la Loi 12 sur les fautes et comportements antisportifs. J'ai bien pris soin de le faire comprendre aux frères Arseneault.

Sur mon conseil, monsieur Larue a fait une annonce, pour flatter Zoée dans le sens du poil :

— Naturellement, Zoée sera la capitaine et la gardienne de but émérite de l'équipe.

Charles, un peu à l'écart, s'est exprimé, tout embarrassé :

— Je ne peux pas beaucoup vous aider. Mon asthme est « ben » fort quand je m'excite trop. C'est encore pire quand c'est humide !

Myriam lui a suggéré de devenir le statisticien et le stratège officiel de l'équipe, ce qui l'a réjoui.

Au cours des semaines qui ont suivi, l'équipe a affronté d'autres équipes récréatives de la région. Non ! il n'y a pas eu de victoires, mais nos matchs étaient plus serrés et nous avons eu quelques matchs nuls.

Comme l'exprimait bien Papi pour décrire notre équipe en devenir :

— Le «Jello n'est pas encore pogné !» Mais c'est tout de même encourageant !

CHAPITRE 7

La victoire des bleus

Nos nouveaux amis du lac s'exprimaient avec des expressions cocasses comme : «faire simple», «être bin d'adon», «se faire enfirwâper», et «se gréyer».

Vous auriez dû voir la face de Zoée, toute en décomposition, aux propos de monsieur Larue justement après une pratique :

— N'oubliez pas vos «snatchels» pis vos «shoeclaques à crampons» pour le match de demain.

— Il nous parle en allemand, à «c't'heure!»

C'est Mamadou qui a clarifié les propos :

— Il veut dire nos sacs de sport et nos souliers à crampons! Rien de mieux qu'un Sénégalais

pour traduire les expressions du lac Saint-Jean ; n'est-ce pas mademoiselle Zoée ?

Rapidement, Zoé a appris un grand nombre de ces expressions. Par exemple, elle répétait à Myriam :

— Merci ! tu es donc « bin d'adon », pour la remercier de son aide à tout moment.

Et à Mamadou pour capter son attention :

— Allez, peux-tu arrêter de « faire simple » avec tes farces plates ?

Je crois que tous les deux aimaient bien s'agacer. Difficile aussi de ne pas succomber à la bonne humeur contagieuse de ce Sénégalais du lac. Sa répartie était toujours intelligente et son sourire si charmeur.

— Moi les amis, je fais de l'humour noir !

Il se voyait comme un vrai Jeannois. Juste un peu plus foncé que les autres.

Les gens du lac Saint-Jean sont tellement gentils et accueillants. Si vous saviez ! Partager ensemble les victoires des bleus pendant ce parcours fabuleux du Mondial nous a permis de reconnaître davantage leur caractère.

À cette époque, on avait chacun notre joueur favori au sein de l'équipe de France. On les personnifiait aussi lors de nos pratiques, tout

comme Zoée. Elle était une partisane inconditionnelle du gardien de but Barthez. Son coéquipier Laurent Blanc avait pris l'habitude de lui baiser le crâne dégarni avant chaque match. Barthez ne semblait pas toujours apprécier ! Ce geste porte-bonheur faisait pouffer de rire Zoée à chaque fois. Moi, je lui disais juste :

— C'est dégueu et ce sont des joueurs de foot professionnels qui font ça ! Pourquoi ?

On a assisté avec toute l'équipe à la victoire des bleus le 12 juillet 1998 chez Papi et Célestine. Une date mythique qui est restée bien ancrée dans nos esprits. Je revois la scène comme si c'était hier.

Papi avait sorti le téléviseur sur la galerie couverte. Zoée et Myriam étaient pelotonnées dans la balancelle suspendue. Personne ne pouvait les déloger. Célestine avait couvert le vieux banc d'église, de 12 pieds, de coussins dépareillés. Le reste de la bande s'y était évaché comme une couvée de petits chiots. On s'agaçait, on se bousculait, chacun revendiquait le meilleur siège. Papi y avait même installé son vieux divan. Il l'appelait son « Lazy Boy » ; un divan avec un repose-pied bien relevé pour étendre ses vieilles jambes. Des chaises placées

pêle-mêle complétaient cette salle de ciné-parc improvisée en pleine nature.

Célestine s'était surpassée. Toute la journée, elle avait préparé des plats savoureux dans sa cuisine d'été. Le premier plat avait été une soupe aux gourganes. Mamadou l'avait agacée :

— Délicieuse soupe aux organes Madame, merci !

Comme repas principal, on avait eu droit à une belle tourtière ou cipaille agrémenté de ketchup aux fruits et accompagné d'une fricassée.

Pour terminer, Célestine nous avait servi en dessert ses fameux trottoirs aux petits fruits qu'elle appelait des «slayes», ensevelis sous une montagne de crème glacée à la vanille. Un pur délice. J'en salive encore en y pensant.

Les bleus avaient vaincu «La Seleção», le club du Brésil, 3-0. Leur super vedette Ronaldo n'avait pu se démarquer.

Mon héros Zinedine Zidane avait marqué 2 buts. L'idole de Zoée, Barthez, avait été magique. Le carton rouge décerné à Dessailly avait créé un peu d'inquiétude. Il n'y avait plus que 10 joueurs français sur le terrain. Mais tout était joué. Les bleus sont des Dieux.

La fête avait duré toute la soirée. C'était magique, tout comme dans mon rêve. Zoée s'était déchainée :

— Les journalistes étaient dans le champ, bande de cornichons ! Moi ! je savais, vive Barthez, c'est le meilleur !

Mamadou avait prétendu qu'être Sénégalais, c'était un peu être Français. Charles avait récité toutes les statistiques du match à qui voulaient l'entendre. Le Kid avait pour une fois troqué son blouson de cuir pour le chandail officiel de la FFF. Jambon lui avait dansé la claquette au chant de la Marseillaise. Les frères Arseneault avaient joué de la cuillère pour l'accompagner :

Allons ! Enfants de la Patrie !

Le jour de gloire est arrivé !

Ce qu'on avait rigolé !

Repus et fatigués, nous avons écouté le discours nationaliste de Papi à la fin de la veillée. Il nous avait décrit le tempérament des habitants du lac Saint-Jean.

— On aime se faire appeler les Bleuets. Les Bleuets ont le verbe haut et le geste généreux.

Nos exagérations, ce n'est pas pour mentir, mais bien pour embellir la réalité, na !

Puis, avec encore plus de fierté, il avait parlé du premier ministre du Québec :

— Lucien est né à Saint-Cœur de Marie, à Mistouk dirait Shikuan. J'ai bien connu son père. Il le citait de mémoire en sirotant une dernière petite bière :

— « Je dirais que les gens de la région sont d'abord très fiers. Ils sont aussi indépendants, ayant appris à ne compter que sur eux-mêmes. » ⁸

— Soyez fiers, mes petits-enfants de vos origines !

Zoée et moi on s'était endormis sur la galerie avec cette certitude en tête :

Les bleus sont les meilleurs et les gens du lac Saint-Jean sont de fiers bleuets, « là là ».

J'ai refait souvent ce rêve fabuleux après ! L'équipe du garage Larue était celle des bleus. On gagnait le Mondial avec mon but gagnant ! d'un tir précis sous le gardien. Ce tir que Zoée nommait « la maudite bascule ». Toute l'équipe s'exclamait de joie et me félicitait. J'étais enfin le héros du jour ! Ouais ! ce n'était qu'un rêve.

8. Citation du premier ministre du Québec Lucien Bouchard



CHAPITRE 8

Les sorties en bande

Après l'effervescence du Mondial, tout est redevenu tranquille. L'absence de nos parents nous pesait. Les rares téléphones de Maman nous rendaient heureux, mais ce n'était pas comme se sentir dans ses bras ou se faire dorloter au lit.

Papa partait tous les matins rejoindre Shikuan et revenait tard, souvent après le souper. Il était fourbu des grandes recherches en forêt. Exténué, il soupaït avec les restes et s'effondrait dans son lit après nous avoir embrassés rapidement. Sa peau fragile de citadin résistait mal aux attaques de toutes les bestioles piqueuses : mouches noires, brûlots et maringouins très voraces.

Zoée me demandait s'il avait attrapé la varicelle ou s'il était contagieux. Heureusement pour lui, la mi-juillet a apporté un peu de répit.

Papi était là pour nous égayer et pour souder davantage l'esprit d'équipe. Il a emprunté un vieil autobus scolaire jaune abandonné et tout rouillé. Un véhicule qui traînait dans le fond de la cour du garage de Jos Larue. Avec un peu de jus de bras, lui et Jos l'ont remis en état pour nos sorties. Le Kid la surnommait notre « *Yellow Submarine* ». À chaque départ, avec fébrilité, on entonnait notre hymne :

— « *We all live in a yellow submarine, yellow submarine, yellow submarine and our friends are all aboard!* » ⁹

La première fois, Zoée a traduit les mots pour Myriam qui n'était pas trop familière avec la langue anglaise : « Nous vivons tous dans un sous-marin jaune et nos amis sont tous à bord ».

Un matin, j'ai aperçu Papi qui a peint ce nom sur le haut de la devanture de l'autobus avec un restant de peinture blanche. Zoée n'a pas hésité à lui exprimer sa pensée, sans méchanceté :

9. Paroles de la chanson *Yellow submarine*, Lennon-McCartney, 1966, disque *Revolver*

— Encore, une touche d'artisanat Papi, c'est très joli !

Notre première escapade a été la visite des « Grands Jardins de Normandin », suggestion de Latulippe. Ce ne fut pas la sortie idéale. Papi s'égara. On tomba en panne d'essence et ce n'était pas le pire !

Le pire s'est produit quand les frères Arseneault ont pratiqué avec un ballon de fortune leurs tirs de dégagement à travers la fontaine de l'entrée. Les deux comparses ont été expulsés des jardins. Ils ont dû attendre dans l'autobus sous une chaleur suffocante !

Latulippe a boudé quelques jours, insulté ! Heureusement, de nature aimable, il est revenu à sa bonne humeur quand les Arseneault lui ont offert un bouquet de fleurs sauvages.

— Nos excuses ! On a été niais !

La deuxième sortie se voulait géologique et éducative, au « Trou de la Fée ». C'est une immense caverne en granit tout simplement magnifique. On s'est rendu au son de la chanson « *Wheels of Confusion* ». Le Kid nous la faisait jouer à tue-tête tout le long de la route. C'était plutôt bien choisi, comme chanson : « Roues

de la confusion ». Ça décrivait bien la conduite erratique de Papi en tout cas !

Cette fois-là, Célestine nous a accompagnés. Elle voulait assister Papi et surtout éviter d'autres pépins.

— Je suis bien « tannée » de recevoir les appels des parents inquiets quand Papi fait fausse route et de devoir expliquer ses étourderies !

Le stationnement était assez loin de la caverne. Il a fallu avancer en ligne sur un long sentier pour aboutir à l'entrée de la grotte. Célestine était à bout de souffle et Papi la soutenait. Ma sœur s'est arrêtée net, pétrifiée ! C'était un peu étrange de la voir ainsi, elle qui est si courageuse d'habitude.

— Pardon, mais est-ce qu'il y a des chauves-souris dans cette caverne ?

Papi s'est approché d'elle et a mis sa grosse main sur son épaule.

— Le seul chauve avec un sourire que tu vas voir « icitte » ma petite, c'est moi !

Mamadou a malencontreusement ajouté :

— Au Sénégal, les chauves-souris sont plus grosses que vos corneilles !

Prise de hoquet, elle lui a répliqué :

— Hic ! toi, la ferme. Je ne crains pas les chauves-souris ! Je voulais juste savoir s'il y en

avait ! Myriam, tu restes près de moi, hein, pendant la visite ?

Craintive, elle a pénétré dans la caverne bien lentement. Mamadou marchait derrière. Il imitait le vol d'une chauve-souris. Par chance, elle ne l'a pas vu agir ainsi.

À un moment donné, on a perdu la trace de Charles. Spontanément, toute la bande est partie à sa recherche. Célestine était en pâmoison.

— J'peux pas tous les surveiller, ce n'est pas possible !

Mamadou a murmuré :

— Moi je prends la partie de la grotte qui abrite les chauves-souris. Charles n'est vraiment pas gros, on ne sait jamais ce qui peut arriver, lança-t-il d'un regard narquois ! Myriam l'a entendu et lui a répliqué à son retour avec un regard de feu !

Charles est finalement revenu seul, tout essoufflé. Il avait cherché longtemps la sortie à cause de la buée dans ses lunettes causée par l'humidité de la caverne. Quand il a appris que toute la bande était partie à sa recherche, il était ému :

— C'est gentil les amis ! Merci pour votre inquiétude. D'ordinaire, ma présence ou mon absence passe pas mal inaperçue !

La troisième visite a été le « Zoo de Saint-Félicien » et elle fut hilarante. Je me souviens encore de la remarque de Mamadou au guide tout près de l'enclos des ours polaires.

— Et bien, je croyais qu'au lac Saint-Jean vous aviez des ours sénégalais, pas des polaires ?

— Des ours sénégalais, tu déconnes ? lui a répondu Zoée.

— Ben non, des ours noirs ! je veux dire.

Le guide est resté pantois et l'on a rigolé tout le long de la visite. On cherchait à tout moment d'autres animaux de couleur noire, de la jungle sénégalaise.

— Voilà une corneille sénégalaise ! là, une chèvre sénégalaise ! et ici une vache sénégalaise...

Notre guide a refroidi un peu notre humour à la fin. Il nous a parlé de la mystérieuse bête tueuse du lac Saint-Jean. Encore une exagération que je me suis dit.

— Vers 1890, cette bête a terrorisé toute la région de Péribonka. Elle a tué des moutons,

des bœufs et des chevaux. Elle faisait une peur bleue aux habitants.

— C'était quoi cette bête ? A-t-elle attaqué des humains ? a demandé Charles tout tremblotant.

Le guide lui a répondu :

— Bien, on ne le sait pas vraiment. Mais comme expert en zoologie, je crois que c'était peut-être un carcajou affamé. Mais on ne saura jamais avec certitude.

Puis, il nous a quittés en ricanant. Volontairement, il s'est bien gardé de répondre à la seconde question de Charles sur les victimes humaines. Il a eu sa revanche sur cette bande de jeunes blancs-becs qui avait un peu dérangé son tour guidé.

À la sortie, le Kid, fidèle à son image, nous a fait une remarque :

— Heille, la gang ! On pourrait peut-être remplacer notre logo sur notre chandail par la tête de cette bête tueuse, non ? Ça pourrait faire plus peur à nos adversaires que ce bleuet ridicule en tout cas.

Jambon hochait de la tête :

— Pas certain que ma mère, la couturière serait d'accord avec ça, le Kid !

Moqueuse Zoée a rajouté :

— Ça ferait moins artisanal aussi !

Le lendemain, Charles m'a confié avoir rêvé à cette bête monstrueuse. Il marchait seul sur un chemin forestier et la bête est apparue en lui bloquant tout accès ! Il s'est débattu pour sortir de son lit avec les draps tout entourés autour de son corps. Il en avait encore des sueurs froides le matin au déjeuner. Il est vraiment très sensible notre ami Charles !

Notre sortie la plus mémorable a été au «village fantôme de Val-Jalbert» avec Papa. Myriam nous a accompagnés. C'est un ancien village devenu ville fantôme. Papa a loué pour la nuit une des vieilles maisons restaurées.

On a marché sur le sentier pour se rendre tout en haut de la chute Ouiatchouan. De là-haut, on voyait tout le lac Saint-Jean, cette véritable mer intérieure. Papa était admiratif :

— Ouf... 1000 km carrés d'eau douce, c'est quelque chose tout de même !

On est redescendus pour visiter le village et ses immeubles restaurés : l'usine de pâte et papier, le couvent-école en bois, la boucherie et des vestiges.



Affamés, on a abouti au café du magasin général. Zoée était déçu de ne pas y retrouver ces « cannoli » préférés. Comme dessert, on s'est tout de même empiffré des fameux chocolats aux bleuets des « Pères trappistes de Mistassini ».

Papa et moi avons fait la tour de la rue St-Georges à la tombée de la nuit. Notre seul éclairage, un mince faisceau de lumière bleutée, émanait de ma lampe frontale. Mon cœur s'emballait à tout moment de crainte d'apercevoir un fantôme. Mais aussi parce que je vivais un moment privilégié seul avec mon papa chéri.

De retour de notre marche, on a retrouvé Myriam et Zoée à notre hébergement. Elles étaient pétrifiées. Elles ont eu peur toute la nuit à cause du bruit du vent et des craquements du vieil édifice. Collées l'une contre l'autre dans le grand lit, elles tremblotaient. Les couvertures de courtepintes recouvraient toutes leurs têtes. Je pouvais sentir leur épouvante. Des éclairs de chaleur venaient illuminer la chambre d'une lumière éphémère et rougeâtre à cause des tentures cramoisies accrochées à la fenêtre. C'était comme si un fantôme sanguinolent appuyait et fermait l'interrupteur rapidement

pour nous apeurer. À un moment donné, j'ai moi-même cru entendre un cri d'effroi.

Au matin, mon père est sorti de la salle de bain avec un drap blanc sur la tête. Zoée ne l'a pas trouvé drôle du tout. Myriam trop polie esquissait un sourire nerveux !

On a vite déguerpi. Inséparables, Myriam et Zoée étaient encore toutes effrayées sur le chemin du retour !

Dans le rétroviseur de l'auto, j'ai aperçu mon père qui, lui, avait l'air encore de bien rigoler !

CHAPITRE 9

Le Pow-Wow

À la mi-juillet, toute l'équipe a été invitée par Shikuan au Pow-wow. C'est le grand rassemblement des Premières Nations à Mashteuiatsh qui a lieu chaque année.

J'ai dit à Zoée que Shikuan avait un drôle d'accent, un peu lent et saccadé. Mon père a semblé contrarié par ma remarque.

— C'est nous qui avons un accent étranger Max! On devrait tous apprendre la langue innue! C'est une langue parlée depuis des millénaires. Par exemple, il existe un mot pour neige et c'est «kun». Ensuite, il existe une centaine de termes où l'on retrouve le mot «kun» qui sert à décrire la neige. Ici, c'est leur territoire

et leur environnement et ils sont très généreux de nous accueillir.

Je voyais que je touchais une corde sensible alors j'ai répondu :

— C'est beau la langue innue, Papa !

L'équipe a encouragé Shikuan qui a gagné la course de canot d'écorce. Charles s'est vanté de lui avoir conseillé la stratégie à adopter. Myriam l'a regardé incrédule !

On a participé à un « *Makushan* », un grand festin. J'ai le souvenir de la dégustation d'une ouananiche, une sorte de saumon d'eau douce. C'était délicieux.

Sur la berge du lac, j'ai observé un groupe qui préparait une outarde enveloppée de bouleau, enfouie sous le sable et recouverte de braise. Elle était prête pour la cuisson.

Zoée était intriguée par ce mets constitué de pâte de bleuets avec du pain bannique traditionnel. Elle s'est ensuite jetée sur les « *Winnissimin* », des beignets aux bleuets. Myriam l'a traitée amicalement de gloutonne. Zoée se promenait sur le site en répétant : « *Miam miam* »... ce qui signifie « bien correct » en innu.

Mamadou a suivi un groupe de danseurs traditionnels. De son long corps rythmé, il

se déhanchait naturellement, ondulant d'un côté comme de l'autre en suivant le rythme du tambour. Il invitait les amis trop timides à l'accompagner. Seules Zoée et Myriam se sont jointes à lui, grâce à ses demandes insistantes :

— Allez, venez avec moi, c'est un peu comme nos danses au Sénégal, disait-il !

J'ai surtout adoré le grand feu et les conteurs des légendes «*Atalukan*». J'observais attentivement les expressions et mimiques du conteur attikamek. J'étais assis près de Shikuan qui me traduisait les passages en langue innue. J'ai bien ri à la fin de son conte à propos de «*Wisakedjak*». Cet esprit de malice et de tromperie qui a créé la lune et bien d'autres éléments du monde selon les légendes des Premières Nations. Le conteur relatait que c'est par inadvertance qu'il a créé les bleuets et il termina son récit ainsi :

— Et c'est en frottant son derrière brûlé et bleuté sur un buisson de baies blanches que le demi-dieu «*Wisakedjak*» a créé les bleuets.¹⁰

Cette légende concordait aussi avec l'opinion que m'a donnée mon père après le récit.

10. *Inspiré du conte de l'atikamekw Jacques Newashish*
— «*Pourquoi les bleuets sont-ils de couleur bleue ?*»



— Tu sais Max, les bleuets poussent admirablement bien dans les emplacements d'incendies de forêt. J'ai pu l'observer avec Shikuan au cours de nos expéditions. Comme quoi derrière chaque légende se cache une vérité !

Puis toute l'équipe s'est réunie au tour du feu et Shikuan a pris la parole. Il nous a parlé avec sa belle voix feutrée de son peuple et de ses traditions. Il soulignait l'importance de la solidarité et de l'entraide.

— Moi je suis un fier « *Pekuakamiulnuatsh* ! » Mon peuple était nomade et son territoire était la forêt boréale du lac St-Jean à la toundra du Labrador. Jamais notre nation n'aurait pu survivre dans un environnement aussi hostile sans la participation de tous les membres. On a survécu pendant des millénaires !

Zoée a donné un petit coup de coude à Myriam et lui a murmuré à l'oreille la bouche encore pleine de « *Winnissimin* » :

— Dire que nous, on a de la misère à survivre une saison de football !

Puis, Shikuan a poursuivi en racontant leur relation étroite avec la nature. Latulippe était tout ouïe et posait plein de questions sur les plantes médicinales.

Le départ s'est fait très tard. Zoée a contesté :

— Pas tout de suite, on vient juste d'arriver ! Je n'ai pas goûté à tous les mets. C'est vraiment plate ! Il doit bien rester quelques « *Winnissimin* ! »

Papi avait laissé les lumières de l'autobus allumées. Zoée était heureuse de cet incident :

— On peut rester encore un peu alors ?

Pendant qu'elle se promenait pour apaiser sa curiosité et sa faim, Shikuan a rechargé la batterie.

Lors de notre départ, on entendait au loin le son des tambours innus « *Teueikan* ». Quelle belle journée nous avons vécue ! De voir ce peuple solidaire, courageux et fier de leurs traditions m'a inspiré.

J'ai quitté le Pow-Wow en chuchotant à mon père :

— « *Niaut* ! » Ce qui veut dire bonsoir, au revoir, et ceci sans accent.

CHAPITRE 10

Le tournoi de Roberval

Quelques jours plus tard, monsieur Larue nous a inscrits à un tournoi provincial à Roberval. J'avais beau lui indiquer que nous n'étions encore qu'une équipe récréative, lui croyait en nos chances.

— Vous êtes les meilleurs !

À notre arrivée, les autres équipes riaient de notre autobus jaune défraîchi. On se moquait aussi de notre maillot vert menthe et son logo de bleuet. On entendait souvent des commentaires comme :

— Faites attention, l'équipe Larue, vous allez vous faire aplatis comme une tarte aux bleuets !

Ou encore en pointant notre autobus :

— Vous avez vraiment réussi à vous rendre avec cet engin ?

Parfois, il me venait à l'idée de répondre avec un peu d'humour :

— Tout dépend de Papi ! Mais je gardais une certaine réserve pour ne pas le peiner.

Les parents s'y mettaient aussi parfois. En revanche, quand monsieur Larue entendait des remarques désobligeantes, il n'hésitait pas à confronter les belligérants.

Jos Larue est comme on dit par chez nous, « un pan de mur », baraqué comme un bucheron. Avec sa barbe hirsute, ses tatouages, son allure de Viking et ses mains de géant, on évitait en général de l'indisposer. Je me souviens d'une de ses répliques à un parent :

— Vous avez dit quelque chose par rapport à mon équipe, je crois, si j'ai bien entendu ?

Le parent lui avait répondu, tout en excuse :

— Ah bon, vous venez de Chambord ! C'est un beau coin de pays, monsieur Larue. Votre garage est réputé, j'y passerai un de ces jours. Je vous souhaite du succès avec votre équipe.

Ce qui mettait Zoée encore plus hors d'elle-même, c'était d'entendre cette remarque : « En plus, leur gardien de but, c'est une fille ! » Il fallait



alors la calmer et lui rappeler l'importance de son rôle de capitaine de l'équipe.

Peu après notre arrivée, on a aperçu un spectaculaire minibus gris-bleu étincelant de propreté. Il s'est stationné juste à côté de notre « *Yellow Submarine* ». Le moteur ronronnait, suspension en parfaite condition, air climatisé, et vitres teintées. Rien à voir avec notre véhicule vétuste.

L'équipe favorite d'Alma venait de faire son entrée triomphale. Les joueurs sont descendus du bus comme de vrais professionnels. Vêtus d'un blouson assorti à leur maillot bleu, commandité par la caisse populaire locale, ils étaient vraiment « *cool* ».

Zoée n'a pu retenir son éblouissement :

— Ils sont vraiment « *chics and swell* ». On dirait l'équipe de France en miniature !

Monsieur Larue était assis sur les estrades avec Mamadou et les frères Arseneault, l'air abattu. Je dirais même un peu l'air découragé de voir l'équipe d'Alma aussi bien organisée et équipée.

On a perdu décemment nos parties. Zoée, un peu bourrue, se plaignait des décisions douteuses

des arbitres. Elle a même écopé d'un carton jaune en disant à un arbitre :

— Tu pousses ta « *luck* », l'ami.

Par chance, on n'a pas eu à affronter l'équipe d'Alma. Elle a massacré tous leurs adversaires à zéro. C'était même gênant pour les organisateurs. On a vu des jeunes qui pleuraient à « chaudes larmes » et des parents en colère protester :

— C'était censé être un tournoi amical, non ? Pourquoi avoir invité une équipe aussi forte ? Nos jeunes vont être découragés !

De notre côté, il y avait Charles, un peu irréaliste, qui répétait :

— Avec un peu de pratique et une meilleure stratégie, on pourrait rivaliser avec Alma !

Monsieur Larue était tout de même fier de nos efforts. Il est allé féliciter l'entraîneur d'Alma. L'autre, hautain, regardait de côté comme un politicien trop pressé d'en finir avec la populace :

— Bon succès pour le reste de la saison avec votre petite équipe, monsieur Larue !

Nous avons ensuite festoyé avec nos familles au bord du lac Saint-Jean. La baignade dans cette eau fraîche nous a remis les idées en place. Chacun y allait avec son analyse, surtout

Charles qui avait noté tous nos faits et gestes. Jambon semblait indifférent à nos discussions et se tenait à l'écart.

C'est là que le Kid m'a fait le récit troublant d'un incident qui s'était produit un peu plus tôt :

— Tu vois Max, Latulippe était parti vers les terrains de tennis près du boulevard de la Jeunesse. Je le cherchais, car notre prochain match était sur le point de commencer. Il voulait connaître l'espèce d'arbre le long du parc. C'est son genre, tu sais ! Il aime bien tout ce qui est vert !

Il a continué son récit en m'indiquant que de jeunes partisans d'Alma se sont approchés de Latulippe. Le Kid, lui, était un peu plus loin et il marchait vers eux lentement toujours à l'affut de spectatrices. Malgré la distance, il a pu comprendre ce qu'un « grand fendant » disait à Latulippe :

— Tu es loin de ta talle, mon petit bleuet ? Tu veux qu'on te ramène chez toi ?

— Latulippe, innocent comme il peut l'être, a juste répondu que tout allait bien ! L'autre s'est pompé un peu et l'a menacé davantage. Je suis arrivé juste à temps.

J'imaginai l'effet de voir le Kid avec son accoutrement, en short avec sa veste noire de cuir piquée de clous et ses chaînes.

Le kid a continué son récit :

— Pas peureux avec sa gang derrière lui (il devait être cinq ou six), le partisan d'Alma m'a répondu :

— Tu es qui toé ? « *Darth Vader* ? »

— À ce moment précis, Max, j'ai vu rouge ! Je lui aurais bien fait voir des étoiles ! Le partisan a comme eu peur, mais pas de moi, Max ! Il a regardé derrière lui pour s'apercevoir que toute sa gang l'avait abandonné ! C'est alors que j'ai compris pourquoi ! J'ai vu ses pieds lever du sol comme par lévitation. Son visage est devenu tout blanc. Il bafouillait et implorait de le remettre à terre ! Il a dû sentir les grosses mains des frères Arseneault qui l'ont empoigné comme un petit poulet. J'y ai dit qu'il était chanceux parce que notre capitaine, la fille pas commode là, avait bien rappelé aux frères Arseneault de respecter la Loi 12, celle sur les fautes et comportements antisportifs.

Il a déguerpi ! Je n'ai pas revu ce gars d'Alma dans les estrades.

— À mon avis Max ! il s'est perdu dans l'espace !

Le Kid a ainsi conclu son histoire :

— J'ai conseillé à Latulippe de rester près de moi. Je suis allé voir mes nouvelles admiratrices. Je l'ai présenté comme mon meilleur pote. Je leur disais aussi qu'il était expert en « Floralties ». Latulippe rougissait à chaque présentation !

J'étais vraiment fier d'eux, de leur solidarité envers Latulippe et du respect de la loi 12, et de la non-violence. Je les ai remerciés chacun chaleureusement. Une belle leçon de solidarité et d'entraide. Shikuan aurait été fier de nous !

Papi avait apporté pour l'occasion son drapeau ancestral du lac Saint-Jean. Celui avec une croix. Il voulait qu'on l'ajoute sur notre maillot.

— C'est un drapeau historique. On l'a eu même avant le drapeau de la province de Québec. C'est un Tremblay qui a conçu ce drapeau et il le citait de mémoire :

« Un drapeau c'est un pays, avec ses gloires, ses beautés, ses grandeurs, son firmament, sa glèbe et ses eaux. Un drapeau c'est tout un peuple, le travail de ses hommes, le sourire

de ses femmes, la candeur de ses enfants. Un drapeau c'est une âme, l'âme d'un pays». ¹¹

L'équipe a poliment décliné son offre. Personne ne voulait rajouter trop d'histoire sur ce maillot. Déjà qu'il était la risée de notre entourage.

11. *Citation de Mgr Victor Tremblay, Il sera entre autres l'instigateur du drapeau du Saguenay (1938).*

CHAPITRE 11

La pêche monstrueuse

La relation entre Jambon et moi n'était pas très bonne. Il y avait toujours cette jalousie. Pour quelle raison au juste, je l'ignore. Peut-être parce que Jambon était fils unique. Peut-être parce que j'étais un joueur de football plus expérimenté. Peut-être était-ce à cause de l'attention que monsieur Larue me portait. Qui sait ?

Papi et monsieur Larue ont dû rapidement réaliser le malaise. Et pour apaiser, notre mécontente, ils nous ont proposé une journée de pêche après le tournoi de Roberval.

Le réveille-matin a sonné à cinq heures. J'ai juste eu le temps de voir un petit bras sortir de son édredon et l'éteindre rapidement d'un geste vif avec un petit murmure :

— Max, c'est encore la nuit, moi je dors. Ne fais pas de bruit... je t'en prie !

Je me suis habillé dans la pénombre en silence pour ne pas réveiller la princesse. Je suis descendu sur la pointe des pieds. L'escalier de bois craquait malgré ma précaution.

Pas le temps de déjeuner. Papi avait préparé un gueuleton qu'il a placé dans un sac de papier brun. Il a enfilé sa salopette de marin, son gilet de pêche et de grosses bottes de pluie. Moi, je n'avais qu'un chandail à capuchon en dessous d'un ciré. J'étais chaussé de mes espadrilles. Le temps était brumeux et frais. J'avais déjà les pieds mouillés à cause de la rosée avant même de monter dans le camion. Je grelotais ! Nous avons rejoint à la hâte la « Jetée de Métabetchuan-Lac-à-la-Croix ».

Monsieur Larue et Jambon nous y attendaient. Le camion traînait une remorque galvanisée surmontée d'une chaloupe rouge. Tous les deux l'ont rapidement mise à l'eau. Jambon me l'a décrite comme si c'était son amie de cœur :

— C'est une chaloupe « Larivée » de dix-sept pieds et demi, en fibre de verre. Elle a un moteur de 40 HP Mercury, 4 cylindres. C'est parfait pour la pêche à la traîne.

J'ai répliqué que « C'était impressionnant ! » sur un ton un peu moqueur. J'étais cependant un peu méfiant.

— Dis, est-ce assez grand pour nous quatre, Jambon ?

Au même moment, j'ai vu surgir de la route la camionnette de Shikuan. Il a sorti son attirail de la benne et nous a ralliés. J'étais bien heureux de le voir et en même temps encore plus inquiet de la capacité de la chaloupe.

— On va pêcher la ouananiche, Shikuan ? Le poisson que j'ai mangé au Pow-wow ?

C'est monsieur Larue qui a répondu à sa place :

— Je ne crois pas Max, on va tenter de prendre de gros dorés jaunes à la traîne aujourd'hui. Shikuan va pêcher la truite à la mouche comme à son habitude.

Jambon me regardait, excité !

— La ouananiche est la reine du lac, c'est vrai ! Mais le doré jaune c'est le roi. Mon père en a pêché un de 2 pieds, hein, Papa ?

J'ai haussé les épaules en signe d'indifférence. On est tous montés à bord. Papi était le dernier. Il a donné une grande poussée juste avant d'y sauter. J'avais l'impression qu'on allait

couler comme un sous-marin ! Monsieur Larue a démarré le moteur. L'engin a craché une petite fumée bleue, accompagné de cliquetis pour terminer dans un doux ronronnement. L'odeur du mazout m'a tout de suite levé le cœur.

Ouf, qu'est-ce que je faisais dans cette galère ? Je pensais à Zoée, sous son édredon tout chaud. Pourquoi avais-je toujours ce besoin de m'aventurer ainsi ? On a pris le large. On ne voyait presque rien à cause du brouillard encore plus opaque sur le lac. La chaloupe avançait lentement et Shikuan nous a dit de faire attention aux « pitounes ! »

— Des « pitounes ? »

Papi me pointait le lac.

— Des billes de bois, Max ! Il n'y a pas si longtemps, on faisait encore du transport par la drave des arbres sur le lac. Il y en a encore parfois qui flottent. On doit être prudents avec le peu de visibilité.

Shikuan avait le regard attentif et donnait la direction.

— Je ne vois pas beaucoup le lac aujourd'hui. Il faut naviguer plus vers la droite, monsieur Larue, en direction de l'île aux Couleuvres.

Une île, wow!, j'étais soudainement plus rassuré!

— On va pêcher à gué Shikuan, sur l'île? C'est quoi cette île aussi?

— Non Max!, on va juste pêcher autour. Chez moi, on l'appelle l'île du « Mauvais Esprit »!

Il s'est penché vers moi et a ouvert son manteau pour me montrer un médaillon! Je pouvais discerner une sorte de bibitte, un scarabée noir genre!

— C'est quoi, un talisman?

— C'est un fossile vieux de plus de 200 millions d'années Max! Ce trilobite vient de cette île. On n'aime pas trop cette île aussi à cause de l'«*Ashuaps*»!

Je me suis approché un peu plus de lui j'ai alors dit :

— C'est quoi l'«*Ashuaps*», Shikuan?

Il m'a répondu :

— C'est une créature terrifiante, un monstre lacustre qui ondule dans le lac.

Je me suis mis à rire :

— Vous êtes drôles avec vos légendes, vos exagérations, des dorés de 2 pieds, des bêtes qui terrorisent les gens, les fantômes, et votre

île préhistorique. Vraiment ! Pis là le monstre du lac !

Papi s'est exprimé avec un air sérieux comme un pape.

— Beaucoup de monde l'a vu ce dragon du lac, tu sais ! Dans les journaux locaux, comme « L'étoile du lac » et même le « Journal de Québec », j'ai lu des reportages à son sujet. Pis à Chambord quand j'étais petit, le curé venait même verser de l'eau bénite dans le lac pour nous protéger. Comme le répète souvent ton père : « derrière chaque légende se cache une vérité, Max ! »

J'ai ravalé ma salive. Je surveillais l'eau, un peu moins intrépide. Monsieur Larue a ouvert un pot de métal avec un couvercle troué. Les pêcheurs se sont mis à fouiller dedans et à ressortir les appâts. J'ai aperçu Jambon avec un ver de terre qui grouillait entre ses lèvres pendant qu'il apprêtait sa canne à pêche avec un nouvel hameçon.

— Ils sont vivants ! lui ai-je dit.

Il m'a répondu avec le pouce en l'air ! Shikuan avait un petit coffret de mouches artificielles. Il les avait fabriquées lui-même. Pendant un

moment, ça m'a distraît d'admirer son art et son lancer à la mouche toujours précis.

Puis, Jambon a crié. Je me suis rapproché et j'ai regardé le long de la coque. Mon doux, qu'est-ce que c'était ? Sa peau était marbrée de jaune et couverte de minuscules écailles. Le corps était allongé et le poisson ondulait et l'on voyait une énorme nageoire à l'arrière.

Un monstre... On a pêché le petit de « *l'Ashuaps* » que je me suis dit. Papi l'a saisi par la queue. Le poisson était enduit d'une matière gluante et il l'a jeté à mes pieds.

— Une lotte, une belle lotte ! qu'il s'est écrié !

La belle lotte était dotée d'une bouche monstrueuse. Son corps était secoué de spasmes sporadiques. Elle me fixait de ses petits yeux globuleux comme pour m'implorer de la remettre à l'eau. J'ai eu un hoquet continu à partir de ce moment !

— On le remet à l'eau « hic, hein », Papi.

— Ben non Max !, Célestine va nous préparer tout un plat avec, tu vas voir. C'est son poisson préféré !

Je ne me souviens plus trop de la suite. Chacun a sorti de belles prises : dorés jaunes et truites arc-en-ciel. Une pêche miraculeuse, mais

pour moi, monstrueuse. Les autres pêcheurs étaient à l'extase, et moi j'aurais préféré être au Texas, au sec, à la chaleur.

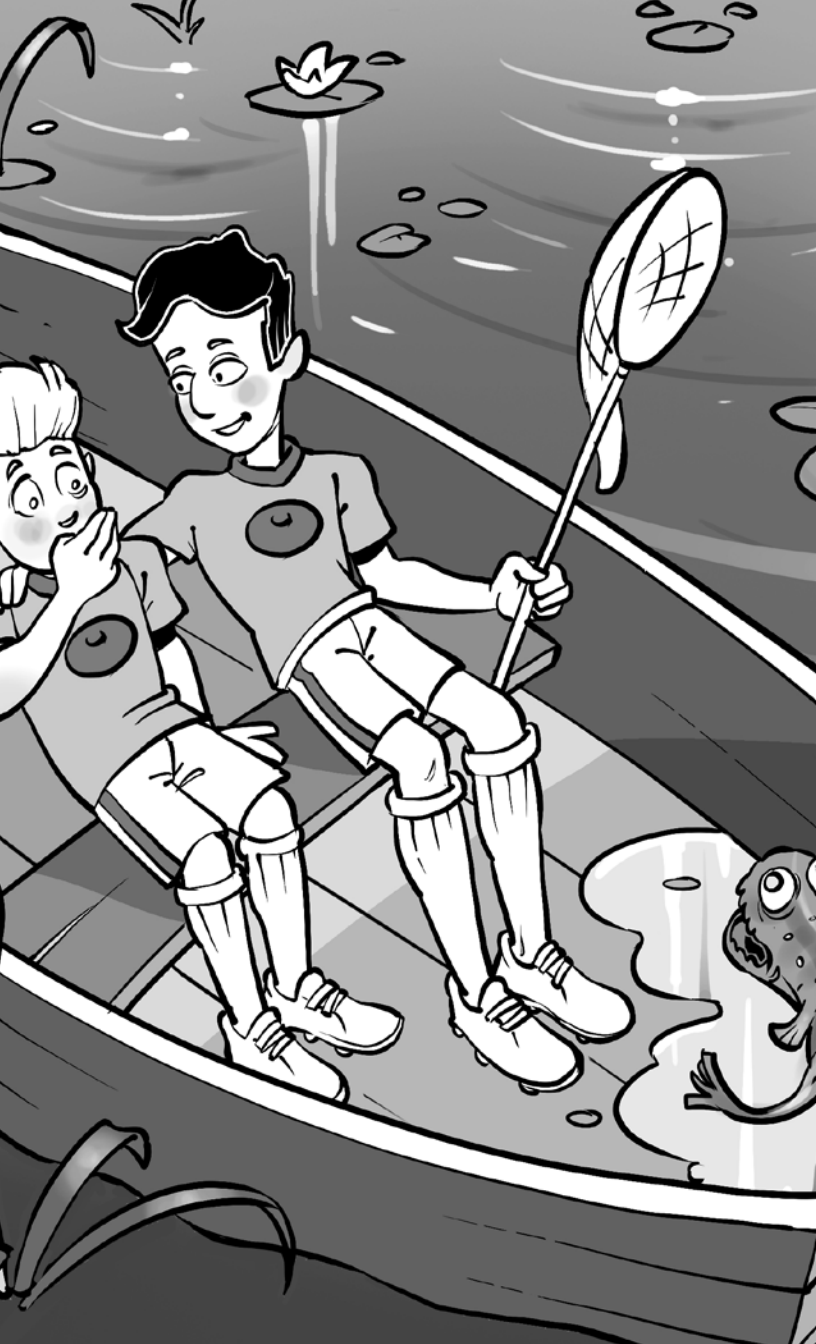
Avec son couteau «Opinel», Papi évidait les poissons. Puis il a sorti un gros saucisson de son sac brun. Il a coupé de minces tranches qu'il a déposées sur une tranche de pain de ménage, en ajoutant des languettes de fromage cheddar de Saint-Prime.

— Tiens Max ! Tu me sembles un peu blême ! Mange donc un peu ! Ça va te faire du bien !

Pour être poli, j'ai pris une bouchée. Je me souviens encore de ce goût salé et surtout de la texture caoutchouteuse du saucisson. Dans le fond du bateau, la lotte me regardait toujours d'un seul œil vitreux désespéré. J'ai avalé le tout rapidement et je me suis senti encore plus mal.

Puis Shikuan nous a dit que le vent tournait. Ce n'était pas un bon signe. L'équipage a décidé de revenir à quai. De hautes vagues se sont formées, le bateau tanguait... et je ravalais ma salive à chaque inclinaison.

Jambon a vu ma détresse. Il m'a mis une grosse couverture de laine sur mon gilet de sauvetage. Il s'est approché de moi et a apposé



ses mains encore enduites de jus de vers sur mes épaules.

— T'inquiètes pas Max ! Je suis «là là». Tout va bien aller, on retourne au quai !

J'étais tellement heureux de notre réconciliation et de son soutien à un moment où j'avais perdu tous mes repères.

Dès l'entrée à la maison, je suis monté à l'étage m'enfermer dans les toilettes. Je crois que j'y suis resté 2 jours. Célestine m'apportait des bouillons réconfortants. Zoée est venue me voir et m'a décrit son délicieux souper de lotte, riz et sauce aux tomates. Sans dire un mot, je lui ai fait signe de quitter la chambre. Je suis retourné me réfugier dans les toilettes. J'ai entendu Papi parler à Papa dans le couloir :

— Je ne pense pas que Max aime bien la pêche... comme toi d'ailleurs ! En vérité, non, je ne déteste pas la pêche... JE HAIS LA PÊCHE !

CHAPITRE 12

Les courges de Hongrie

J'ai retrouvé la forme et la faim après quelques jours. Zoée me taquinait toujours en me décrivant son souper de lotte. Je tentais de l'éviter et je retrouvais souvent Papi dans son atelier. Il était à cette époque un horticulteur renommé. Il avait même été le champion régional pour la culture de la plus grosse citrouille.

— Presque 1,000 kilos ! Et mon secret, c'est de mettre du sirop d'érable dans la terre. Ça aide vraiment la croissance. Ça favorise aussi les bonnes bactéries dans le sol.

Je doutais un peu de son secret. Papi était parfois enclin, comme tous les bleuets, à la bouffonnerie et à l'exagération.

Un matin, il m'a amené discrètement derrière le poulailler. Il a pointé des grosses bâches étendues au sol. Il les a soulevées. J'ai cru avoir la berlue.

— Quoi? Pas possible Papi, des bleuets géants?

— Pas vraiment Max. En fait, c'est mon nouveau dada. Tu sais, je me suis lassé après le concours de la plus grosse citrouille. Je voulais un nouveau défi. Alors les voilà! Ce sont des courges bleues. Elles peuvent atteindre le diamètre d'un ballon de football et même plus gros. On nomme cette variété : «*Nagydobosy Sütökök, Cucurbita maxima*». Disons plus simplement un potiron bleu de Hongrie pour les intimes!

Vous avez compris que la passion de papi pour l'horticulture et les mots scientifiques s'est transmise également à mon père. Tout comme une pomme qui ne tombe jamais très loin du pommier.

— Mais Papi, tu vas en faire quoi?

— Bien, je voulais surprendre les gens lors du festival des bleuets de Mistassini. Tu imagines l'effet que ça fera au festival! Ça sera grandiose! Après l'exposition, Célestine aura un plaisir fou



à les cuisiner. C'est un vrai régal, ces courges. C'est rempli de bonnes vitamines A.

— Je pensais aussi m'en servir pour agacer un peu ton père. Mais maintenant que je vois tous ses efforts, je ne veux pas lui faire de la peine.

J'étais heureux de voir la retenue de Papi par rapport à mon papa. Mais ma plus grande satisfaction, c'était la confiance qu'il avait en moi. Papi n'était pas du genre à divulguer un secret si important. J'étais son confident, son ami !

CHAPITRE 13

Le tournoi de Mistasinni

Cette fête traditionnelle du début août annonce la récolte des bleuets. Papi tenait à y être pour une raison bien précise, la présentation inédite de ses courges bleues.

Monsieur Larue nous avait inscrits à un dernier tournoi compétitif. L'événement clôturait la fête.

Papi a donc chargé les courges bleues au fond de l'autobus dans la nuit. Bien cachées sous les bâches et les boîtes d'équipement de toute sorte. De toute façon, personne ne s'aventurerait dans ce capharnaüm tout à l'arrière. Il y avait aussi un tas de pièces de rechange pour ce « *Yellow Submarine* » rapiécé de toutes parts.

Cette fois-ci, les équipes adverses étaient connues. Charles avait établi des stratégies pour contrer chacune d'elles. À notre grande surprise et celle des autres équipes, nous avons atteint la grande finale.

Pendant toute la fin de semaine, tous nos joueurs ont été concentrés, exemplaires, disciplinés. On va se le dire aussi franchement chanceux. Je ne compte plus le nombre de ballons déviés, frappés sur les poteaux de nos buts.

Zoée clamait que son art en était la cause. Personne n'osait la contredire au risque de diminuer sa confiance.

Pendant tout ce tournoi, j'ai adopté un porte-bonheur. Au début de chaque match, j'allais l'embrasser sur la tête. Comme le faisait Laurent Blanc avec Barthez. Zoée rigolait.

Latulippe lui avait dans une poche un trèfle à quatre feuilles. Un autre porte-bonheur qu'il gardait précieusement en secret de peur des quolibets qu'on aurait pu avoir à son égard.

J'ai surpris une conversation entre Papi et monsieur Larue. Il lui disait :

— L'équipe est méconnaissable, Jos ! À mon avis, nos petites sorties les ont soudés ensemble. « Le Jello a fini par pogner »... Il faut croire !

En finale, on devait jouer contre les bleus d'Alma. Cette équipe redoutable qui avait encore à nouveau aplati toutes les équipes adverses.

Les moqueries envers notre équipe se sont dissipées pendant le tournoi. Monsieur Larue a fait un bon travail de terrain à ce sujet. Je crois même qu'il a recruté plusieurs nouveaux clients pour son garage. Les équipes adverses nous prenaient maintenant plus au sérieux.

Se faire battre par une équipe récréative de Chambord n'était pas envisageable pour les bleus d'Alma. Leur entraîneur fustigeait du regard chaque joueur qui manquait d'attention. Comme nous a fait remarquer Mamadou :

— Ils sont disciplinés ces petits Almatois !

Le match a été très serré. Avant la demie, Mamadou a réussi à déjouer le défenseur gauche. Il a centré le ballon d'un beau crochet. Jambon a fait une belle réception du thorax. Puis, il a fait une passe entre les défenseurs. Le Kid a finalisé ce jeu mémorable. Il a déjoué le gardien d'un tir précis dans la lucarne.

La stupéfaction régnait chez les spectateurs. Un silence funéraire du côté de l'estrade des Bleus planait. Un son d'étonnement puis une clameur chaleureuse ont monté du côté des partisans de Chambord.

L'entraîneur d'Alma, lui, vociférait contre son équipe. Il a fait des changements de joueurs. Les joueurs remplacés avaient le regard vide et ont regagné le banc sous la honte. Les substitués, eux, se tenaient à carreau.

Peu après, les bleus ont égalisé sur un tir dévié, impossible à arrêter pour Zoée, consternée. L'entraîneur des bleus, ragaillardi, encourageait de plus belle son équipe !

Soudain, un incident est venu diminuer nos chances. Un grand attaquant des bleus, le ballon au pied, a foncé vers notre surface de réparation. Il a réussi à déjouer notre défense. Il a fait trébucher Myriam sous les encouragements soutenus de son entraîneur. D'un tir puissant, le ballon a atteint directement le visage de Zoée !

Monsieur Larue était affolé ! Les arbitres et certains parents se sont tous dirigés rapidement vers elle. De ses grandes mains, il l'a soulevée de terre.

— Parle-moi, Zoée ! Comment vas-tu ? Combien de doigts vois-tu ma petite ? Est-ce que tu as mal à la tête ?

Les yeux hagards, on entendait juste la pauvre répéter :

— « *Miam miam* » !

Par précaution, l'arbitre l'a retiré du match. Encore étourdie sur le banc, elle murmurait toujours :

— « *Miam miam* » !

— Donnez-lui quelque chose à manger, a dit un parent.

Myriam venait de se relever d'elle-même. Elle clopinait d'une blessure évidente à la cheville. Elle s'est avancée et a répliqué :

— C'est bon madame ! Zoée veut juste dire en langue innue qu'elle est bien correcte.

Le seul réserviste qu'on avait se cachait derrière monsieur Larue. Il faisait l'innocent en regardant par terre et en s'éloignant petit à petit du banc des joueurs.

— Charles, prends les gants et va remplacer Zoée !

— C'est que nos chances sont vraiment minces, monsieur Larue, avec moi dans les buts.



Les probabilités ne mentent pas ! marmonna-t-il en se dirigeant vers le terrain.

Myriam courageuse, sur une jambe, a repris sa position. Quelques minutes après, Jambon a failli mettre un terme à la partie d'un tir précis. Le ballon a malheureusement percuté la barre transversale du but. Il est allé choir dans la foule. Monsieur Larue, lui, croyait que le but était bon. Il célébrait avec une joie débordante le but de son fils, le héros du match ! Zoée était assise tout près de lui. Elle appliquait un gros sac de glace sur son visage tuméfié. Elle reprenait lentement ses esprits :

— Y'é pas bon le but monsieur Larue ! Le ballon a frappé la barre horizontale. Vous n'avez pas entendu le bruit ? Y sont chanceux les bleus en tout cas.

Un autre événement est venu réduire nos chances de victoire. Un des frères Arseneault a écopé d'un carton rouge et a été expulsé. Il a fauché un attaquant d'Alma qui a fait un tourniquet complet sur lui-même.

— Je l'ai à peine effleuré ! qu'il tentait d'expliquer tant bien que mal à l'arbitre. L'instructeur d'Alma était insistant et le jeune arbitre n'a pas eu d'autre choix que de sévir.

Une partie de la foule s'est mise à huer pendant que les partisans d'Alma jubilaient ! Étonnamment, la partie est restée à égalité jusqu'à la fin du temps réglementaire. L'arbitre a rajouté un 10 minutes à la demande de l'instructeur des bleus. L'orgueilleux d'Alma ne pouvait se résoudre à accepter un match nul. Monsieur Larue a acquiescé à la prolongation par « *fair-play* ».

Myriam m'a centré le ballon et j'ai réussi à m'échapper ! Le gardien était debout, stoïque. Enfin ma chance, me suis-je dit ! Dans ma tête, c'était le même scénario que mon rêve du Mondial. L'équipe de France privée d'un joueur avait remporté la finale. Je me voyais déjà marquer le but gagnant et mes coéquipiers crier ensemble :

— Tu es le meilleur Max !

J'étais certain que mon tir allait le déjouer ! Mais non ! la « maudite » bascule n'a pas fonctionné ! Je croyais avoir bien calculé la trajectoire, mais le gardien d'Alma, expérimenté, s'est jeté plus rapidement à terre. Il a écrasé le ballon sous son corps.

Le gardien d'Alma s'est relevé et d'un grand dégagement du pied, il a remis le ballon à

son joueur étoile. Le colosse a profité d'une seconde chute de Myriam, épuisée et blessée, pour la contourner. Il s'est ensuite dirigé seul vers Charles angoissé ! D'un tir franc dans le haut du filet, il a mis fin à la partie !

L'équipe des bleus s'est ruée sur le terrain pour féliciter le héros ! Soulagé, l'instructeur des bleus s'est épongé le front. Il est venu d'un pas lent serrer la main de monsieur Larue. Monsieur Larue n'a pas manqué l'occasion de lui dire :

— Oui ! Bon ! on n'était pas à notre meilleur surtout avec la perte de notre championne, vous savez la fille qui garde les buts «là là». Mon gars aussi a frappé la barre. En général, il ne rate pas un tir aussi facile ! Pas certain que notre défenseur étoile méritait ce carton rouge non plus. Bon succès pour le reste de la saison avec votre petite équipe !

Charles était déçu et répétait :

— Les probabilités ne mentent pas, je vous avais prévenu !

Moi j'étais en larmes, je pensais juste à mon tir raté !

Monsieur Larue nous a réunis en cercle autour de lui pour nous parler :

— Vous savez les enfants, cet été, vous avez eu votre part de défaites. C'est comme ça la vie, on perd souvent ! On apprend plus de nos défaites que de nos victoires aussi !

Zoée était pensive !

— Oui, mais Barthez, il gagne tout le temps, non ?

Charles s'est approché d'elle :

— Tu sais, Zoée, qu'à sa première année avec Toulouse, bien Barthez n'avait que 31 % de victoires !

Elle a souri :

— Comme ça, je ne suis pas si pire ?

Toute l'équipe s'est mise à rire, et ressaisie, on a crié :

— Tu es la meilleure capitaine, à vie !

— Lors de la remise de la médaille d'argent, on a chanté la Marseillaise en chœur : « Allons enfant de la patrie, le jour de gloire est arrivé »

Notre enthousiasme était encore plus vif que celui de l'équipe d'Alma avec leur médaille d'or. Pour nous, c'était tout de même inespéré et inattendu cette seconde place. Pour la photo d'équipe, Papi a sorti les courges bleues de l'autobus. Il avait en main aussi le drapeau

plus récent du lac Saint-Jean, celui avec les bleuets dessus.

Sous les clics des appareils photo des parents, toute l'équipe se sentait comme les héros de la Coupe du monde. Chaque joueur tenait une courge bleue grosse comme un ballon de soccer dans ses bras. Les spectateurs étaient ébahis ! Cette photo a fait la une des journaux locaux. Elle a même surclassé celle des gagnants par son originalité avec ce titre pompeux : « L'équipe du garage Larue de Chambord finaliste au Mondial des bleuets ! » Quel beau titre accrocheur que le journaliste avait donné à ce tournoi mémorable !

Le maire a félicité chaleureusement Papi de cette récolte inusitée et exceptionnelle de courges bleues ! Peu après, le titre honorifique de « Membre de l'ordre des bleuets » lui a même été décerné.

Avant de quitter, monsieur Larue a rajouté :

— On ne fêtera pas notre deuxième place à ce tournoi. En revanche... On mérite plus, on va festoyer et ça commence par une virée à la crèmerie et c'est mon garage qui paye la tournée !

CHAPITRE 14

Le Minish Mishau

À notre retour à la maison, j'ai remarqué que la camionnette de Shikuan était négligemment stationnée sur le terrain.

À leur habitude, après une longue journée de recherche, Papa et Shikuan étaient attablés à la cuisine.

Une chose détonnait. Aucune carte géographique n'était étalée sur la table. Seul un grand mouchoir trônait en centre. Les deux hommes y fixaient les yeux comme hypnotisés par quelque chose d'irréel !

Papa a soulevé le mouchoir et l'on a vu 3 immenses bleuets de la grosseur d'une prune chacun. Shikuan était comme en transe et ne cessait de répéter « *Minish Mishau* », le gros bleuet !

Mon père encore, tout rougi par le soleil, marmonnait :

— C'est le dernier endroit qu'on devait inspecter cette semaine. Shikuan a aperçu le «*Vaccinium corymbosum gigantic*» ! Tout en haut d'une colline, flanc sud, près d'un gros escarpement de calcaire sur un sol sablonneux. Il y a un petit ruisseau tout à côté qui doit lui apporter une humidité constante. Le calcaire doit aussi lui donner tous les nutriments minéraux pour sa croissance exceptionnelle. Le site est parfait pour cultiver un plant de bleuets géants. La nature fait parfois vraiment bien les choses.

Il a ajouté toujours comme dans un état second :

— Le plant doit faire plus de deux mètres de haut et avait une douzaine de gros fruits. Nous en avons cueilli trois, car Shikuan m'a convaincu d'en laisser. Dans sa tradition, on ne doit pas tout récolter. Il faut en laisser aussi pour les animaux et les esprits qui habitent cette forêt.

Célestine les regardait, elle aussi ébahit :

— Est-ce que je peux vous faire une belle tarte ?

Shikuan la fixait, serein et calme !



— Merci, mais je crois qu'on doit maintenant les étudier et surtout les remettre à la faculté des sciences biologiques de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Zoée s'est approchée des fruits. Papa l'a regardée :

— Mon doux, ma pauvre petite chouette ! Qu'est-ce que tu as au visage ?

Elle lui a montré la belle médaille d'argent à son cou. Célestine s'est retournée et a poussé un petit cri.

— Ayoye ! On va te mettre de la crème aux bleuets pour désenfler ça, ma belle ! La bonne nouvelle, c'est que tu as encore toutes tes belles dents !

Tout le monde s'est mis à rire. Papi a enserré très fort son fils.

— Je suis si fier de toi, mon fils. Mes excuses. Moi qui doutais de vos recherches.

Les deux avaient les larmes aux yeux. Puis il a ajouté :

— Venez voir mes courges bleues maintenant. C'est moins spectaculaire que vos gros bleuets, mais toi et Shikuan, vous allez rire aux larmes !

CHAPITRE 15

La fin des vacances

Le Kid s'est approché de la voiture. Il nous a soufflé ces mots : « *All Things Must Pass* »¹², pour nous consoler. On a compris en effet que toute chose avait une fin. Zoée se cachait sous une couverture, assit à l'arrière et pleurait.

Célestine a passé par la fenêtre arrière un petit paquet :

— Tiens ma belle, ce sont des « slayes » aux bleuets, tes préférés pour le voyage !

Moi, j'ai serré fort Papi dans mes bras. Sans me retourner, j'ai rejoint Zoée sur la banquette arrière. La bande de camarades a entonné la Marseillaise avec quelques sanglots. Couchés,

12. Titre d'un album de Georges Harrison, 1970.

de la fenêtre de la voiture, on ne voyait que les mains qui s'agitaient en guise d'adieu !

La route a été encore plus longue qu'il y a deux mois. Le paysage familier s'éloignait. On n'avait pas le cœur à jouer à notre jeu électronique. En même temps, on était dans l'effervescence de raconter à maman notre été inoubliable.

Papa rapportait les bleuets géants dans une petite glacière. On devait faire un détour pour passer par Chicoutimi. Il était fébrile à l'idée de les présenter à l'université et de faire taire les sceptiques. Il était heureux, mon papa ; enfin de retrouver son petit cœur, notre maman chérie.

Maman atterrissait à l'aéroport le lendemain de notre arrivée à Montréal. La nuit avait été courte. On n'a même pas eu le temps de défaire nos bagages. On est reparti tôt le matin pour l'accueillir ! Dans l'auto jouait à la radio cette chanson de Robert Charlebois : « Je reviendrai à Montréal ».

Je me souviens d'avoir vu dans l'immense fenêtre de l'aéroport de Mirabel, comme dans la chanson, ce grand « Boeing » bleu de mer qui descendait doucement sur la piste d'atterrissage. J'étais un peu mêlé dans mes émotions.



Ma tête oscillait entre le bonheur de ce retour si attendu de ma mère et la nostalgie des souvenirs du lac Saint-Jean.

*Je reviendrai à Montréal
Dans un grand Boeing bleu de mer
J'ai besoin de revoir l'hiver
Et ses aurores boréales
Dans le silence de l'hiver
Je veux revoir ce lac étrange
Entre le cristal et le verre
Où viennent se poser des anges*¹³

J'ai encore l'image de ce grand oiseau paresseux comme immobile dans le ciel qui vient nous ramener la personne la plus précieuse de notre vie.

Zoée trépignait d'impatience et était sur le point de suffoquer... je lui disais :

— Respire, respire, lentement !

Elle est apparue à la porte. On a suivi tout son parcours du haut de la passerelle jusqu'aux douanes. Zoée n'en pouvait plus.

On a sauté dans ses bras, retrouvé son parfum floral unique qui la distingue tellement des

13. *Extrait d'une chanson de Robert Charlebois, 1976.*

autres mamans du monde entier. Nos rires de joie se sont mêlés aux pleurs et sans la laisser parler du «Réputé Émérite Zurich», on lui a dit :

— Écoute L'histoire de notre été, Maman !
Tu vas capoter !

La vie a ensuite repris à Montréal.

Toute chose a une fin.

Épilogue

Les Bleus sont toujours nos héros. On les a regardés conquérir d'autres championnats au fil des années. Zoée est encore plus «fan» depuis qu'elle est devenue entraîneuse des gardiens de but de l'équipe provinciale féminine. On regarde tous les matchs importants ensemble sur écran HD en plus.

Je repense souvent à cet été formidable qui s'annonçait si moche. Je retourne chaque automne rendre visite à Célestine avec Zoée. Papi n'y est plus. Quelques années plus tard, l'annonce qu'il souffrait de la maladie d'Alzheimer nous a dévastés. Ses étourderies n'étaient pas juste causées par son caractère distrait.

Célestine en a pris bien soin jusqu'à son dernier souffle. C'est pratique de vivre dans un endroit où tout est toujours à sa place et à l'ordre. Encore plus quand on est atteint d'une

maladie du trouble de mémoire. Sa dévotion m'a réconcilié avec son tempérament d'organisatrice en chef. Je lui dis souvent à quel point je l'aime. À chaque rencontre, je la serre dans mes bras. Je lui chuchote aussi au creux de l'oreille combien Papi me manque.

Une photo laminée du tournoi de Mistassini est toujours suspendue au mur, près de son «*Lazy Boy*». L'image est un peu délavée, mais j'ai toujours un grand plaisir à la regarder et nous voir ensemble si heureux. Sur le côté gauche, on voit Papi, tout sourire avec son drapeau du lac Saint-Jean. Dans nos bras, ces fameuses courges bleues qui sont aujourd'hui très populaires. Au centre, la petite Zoée grimaçante de douleur avec son visage tuméfié. Je suis derrière elle et je l'embrasse sur la tête. Elle me dit toujours en me pointant sur la photo :

— Dégueu !

Je pense souvent à Papi, à sa chaleur, à son grand rire, à ses exagérations et à son nationalisme. Sa fierté d'être un bleuet.

Comme un rituel, à notre départ de Chambord, Célestine nous glisse toujours par la fenêtre de l'auto des plats cuisinés de courges bleues. Elle les cultive toujours. Elle ramasse chaque

automne les graines pour les ressemer au printemps. Un geste pour honorer la mémoire de Papi. Elle n'oublie jamais aussi.

— Tiens ma belle, ce sont des «slayes» aux bleuets, tes préférés pour le voyage !

Puis on arrête au garage Jos Larue et Fils. Même s'il est amaigri et un peu au ralenti, monsieur Larue aime toujours piquer une jasette. Il nous répète qu'il est fier de son fils qui est devenu le propriétaire.

— C'est lui le «*boss*» à c't'heure, moi je suis juste son assistant !

Jambon nous donne parfois des nouvelles de la bande. On a su au fil du temps que Mamadou termine ses études en médecine dentaire, que Latulippe est horticulteur aux jardins de Normandin, et que le Kid joue de la guitare dans un groupe «Heavy Metal» nommé : «*Two roses!*» Il nous sert un bon café pour nous tenir éveillé pour la longue route de retour. On partage les «slayes» de Clémentine.

Puis on repart, on fait un petit détour par le chemin du bureau de poste et l'on se rend au cimetière Saint-Louis. En hommage à Papi, ce

grand bleuet, on chante en cœur en retenant
un peu nos larmes :

Parlez-moi d'amour
Redites-moi des choses tendres
Votre beau discours
Mon cœur n'est pas «**là là**» de l'entendre
Pourvu que toujours
Vous répétiez ces mots suprêmes
Je vous aime

Sur la route du retour, en quittant Chambord, Zoée monte le volume de la radio. Elle fait jouer cette chanson « *Wheels of confusion* »* dont les paroles, pleines de sens, résonnent encore dans nos têtes.

Au pays des contes de fées et des histoires
Perdu, dans le bonheur je n'avais pas peur
Alors j'ai trouvé que la vie n'est qu'un jeu
Mais tu sais qu'il n'y a jamais eu de gagnant
Faites de votre mieux, juste pour
être un perdant

Le monde tournera encore
quand tu seras parti.¹⁴

Oui, c'était vraiment cette année, «**là là**»,
le Mondial des bleuets.

14. *Extrait traduit de la chanson : «Wheels of confusion», 1972 Compositeurs : Iommi Anthony Frank / Osbourne John / Butler Terence Michael / Ward W T*

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
Chapitre 1 : Le Boxing Day	9
Chapitre 2 : La tragédie	17
Chapitre 3 : En route	23
Chapitre 4 : Chambord.....	27
Chapitre 5 : L'équipe Garage Larue	35
Chapitre 6 : Bâtir une équipe.....	47
Chapitre 7 : La victoire des bleus.....	57
Chapitre 8 : Les sorties en bande	65
Chapitre 9 : Le Pow-Wow	77
Chapitre 10 : Le tournoi de Roberval.....	83
Chapitre 11 : La pêche monstrueuse	93
Chapitre 12 : Les courges de Hongrie	103
Chapitre 13 : Le tournoi de Mistasinni.....	107
Chapitre 14 : Le Minish Mishau.....	119
Chapitre 15 : La fin des vacances	123
Épilogue	129

Le mondial des bleuets

Max et Zoée apprennent une nouvelle bouleversante. Ils devront quitter leur quartier de Montréal pour l'été. Le pire, c'est qu'ils ne pourront assister aux festivités du Mondial avec leurs amis. Accompagnés par leur père scientifique à la recherche du légendaire bleuet gigantesque, ils partiront à destination de Chambord au lac Saint-Jean.

Accueillis par un Papi un peu étourdi et une Célestine un peu trop contrôlante, leur été s'annonce morne. Ça sera à leur grand étonnement tout le contraire.

La découverte d'une région caractérisée par la démesure, l'exagération de ses habitants et l'histoire de ses premiers occupants de la Nation innue rendra ces aventures mémorables.

Entourés de ce grand lac qu'on nomme en innu le Pekuakami et de ses mystères, les deux jumeaux et leurs nouveaux amis seront confrontés à de nombreux défis.

Un récit ludique et instructif, truffé de péripéties avec leur nouvelle équipe de soccer : des conflits, des réconciliations, des défaites crève-cœur et des victoires inattendues. Des sorties en groupe en autobus nommé : « *Yellow Submarine* » permettront de visiter les attractions du lac Saint-Jean et de renforcer les liens d'amitié.

Au pays des contes de fées et des histoires
Perdu, dans le bonheur je n'avais pas peur
Alors j'ai trouvé que la vie n'est qu'un jeu.

ISBN 978-2-9822650-0-4

